9 JUIN 1951

N° 295 - 100 FRANCS

# France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Phot. Acmé.

## LE CHEF DES ARMÉES AMÉRICAINES VISITE L'EUROPE

Le général Bradley, président du comité des chefs d'état-major de l'armée américaine, est accueilli à Orly par le général Eisenhower, avec qui il est venu examiner les problèmes que poserait l'inclusion de la Grèce et de la Turquie dans le système créé par le pacte de l'Atlantique et ceux que posent dès à présent l'organisation et l'armement communs des pays signataires de ce traité. A droite : le général O'Hare, attaché militaire des U. S. A.

# VALAIS SUISSE

**Le pays du soleil dans la splendeur des Alpes suisses**

## ZERMATT

*Point d'attraction majeur du Valais au pied du Cervin.*

**LES HOTELS SEILER,** symbole de qualité : **Mont-Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp** (2.213 m.), **Lac Noir** (2.589 m.). Échange de repas.

**SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE.** Maisons de vieille réputation. Tout confort. 7 jours tout compris dès Fr. 137. Dir. : Dr. W. Zimmermann.

**HOTEL BEAUSITE.** Le bon hôtel de famille, tout confort. Situation dominante face au Cervin. W. Christen, dir.

**HOTEL PERREN.** La petite maison de premier rang, face au Cervin. Excellente cuisine.

**HOTEL MATTERHORNBLICK.** Confort. Soleil. Jardin. Pension dès Fr. s. 13.

**HOTEL DOM.** Le petit hôtel confortable très apprécié. Cuisine soignée. Prix modérés.

**GORNERGRAT et BREITHORN.** Près de la Gare. Pens. à partir de Fr. s. 12.50 et 11.50.

**SAAS-FEE.** 1.800 m. Séjour de vacances favori. Nouvelle route jusqu'à l'entrée du village. Grands parcs à autos.

Visitez le Valais par la belle ligne internationale de **LOETSCHBERG !**

**CRANS** s/Sierre. 1.500 m. Ligne du Simplon. 2 parcours de golf 18 et 9 trous. Été et hiver toujours en vogue.

**LOECHE-LES-BAINS.** Alt. 1.411 m. La cure idéale de bains thermaux à la montagne. 5 hôtels et établissements de cure de la **Société des Hôtels et Bains.**

**EVOLENE.** 1.380 m. Grand Hôtel, Hôtel Dent-Blanche, Hôtel Eden.

**MARTIGNY.** Centre de tourisme international sur la ligne du Simplon (Paris-Lausanne-Martigny-Milan) ; centre d'excursions par le Martigny-Orsières et par le Martigny-Châtelard ; centre gastronomique avec hôtels et restaurants réputés : Kluser, Gare & Terminus, Gd Saint-Bernard, Suisse et Simplon.

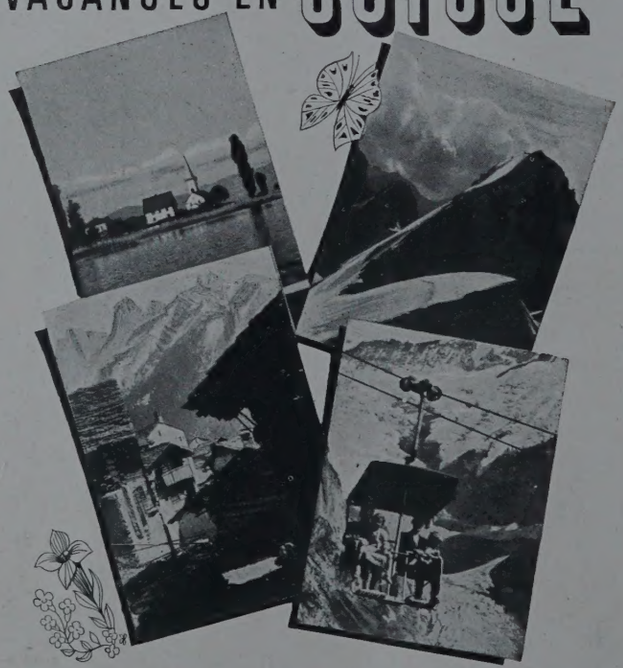
**VERBIER.** Altitude 1.500 m. Télésiège jusqu'à 2.200 m. Soleil. Repos. Santé.

**CHAMPERY** - Planachaux. 1.055-1.800 m. Piscine. Tennis. Alpinisme. 15 hôtels. Téléférique.

**CHAMPEX-LAC.** 1.480 m. Le plus beau lac alpin du Valais. Plage. Pêche. Canotage. Tennis. Télésiège. Hte-Montagne. *Juin :* bien-être dans les fleurs et le soleil, réd. 10 - 20 % dans 12 hôtels.

Rens. Agences de voyages, Office suisse du Tourisme à Paris (2e), 37, boulevard des Capucines, ou l'Union Valaisanne du Tourisme à Sion.

# VACANCES EN SUISSE



## WENGEN
## PALACE HOTEL

1.300 m. d'altit.

SÉJOUR IDÉAL — SITUATION UNIQUE
PISCINE ÉLÉGANTE, CHAUFFÉE
TENNIS — DANCING

F. Borter.

## ADELBODEN
## NEVADA PALACE

1.400 m.

L'hôtel des familles par excellence.
TENNIS — PISCINE — ORCHESTRE
PARC — PROMENADES SUPERBES
Prix forfait. par jour dep. Fr. **23.**

## MONTREUX-PALACE

**Lac Léman** **MONTREUX** **Ligne du Simplon**

Le plus moderne et le mieux situé dans une contrée réputée pour la douceur de son climat et la beauté de son paysage. Tea-room avec orchestre et dancing. Tennis dans son grand parc. Plage à proximité. Golf à Aigle. Garage privé avec boxes. Grande place de stationnement.

C. Frank, dir.

## LE PARK HOTEL VITZNAU
## LAC DE LUCERNE

PLAGE PRIVÉE — GRAND JARDIN
TENNIS — GARAGE

*En auto : une demi-heure du lac des Quatre-Cantons.*

R. Candrian-Bon, directeur.

## BRUNNEN GRAND HOTEL

**Hôtel de 1re classe**

Hôtel de 1re classe, idéal pour les vacances au bord du lac des Quatre-Cantons. 50 bains privés. Toutes les chambres au sud avec balcon. Plage et parc privé. Orchestre.

Propr. : J. Willimann-Benziger.
(En hiver : Direction de l'Hôtel Arosa-Kulm).

## LUCERNE
## SCHWEIZERHOF

*La maison*
*qui a su garder sa tradition.*

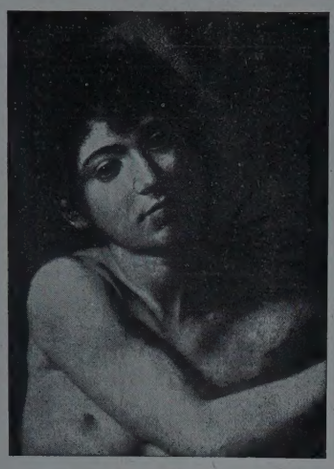
Famille O. Hauser.

*Peu de Français connaissent encore* **STANSSTAD ?** *Mais tous ceux qui y sont venus y retournent.*

Une ambiance très gaie dans un cadre ravissant et devant un paysage grandiose. Une plage comme à la mer. Tennis. Bateau à voile. Orchestre. Grand centre d'excursions. Prix très raisonnables.

**STRANDHOTEL WINKELRIED, STANSSTAD,** **Lac des Quatre-Cantons**

Découpez simplement cette annonce et retournez-nous-la avec nom et adresse sans affranchissement. Vous recevrez par retour notre prospectus illustré.



*Le Caravage :* St Jean-Baptiste *(détail).*

*Italie*

# MILAN

## EXPOSITION DU CARAVAGE

au PALAIS ROYAL

**MAI - JUIN**

## IXe TRIENNALE

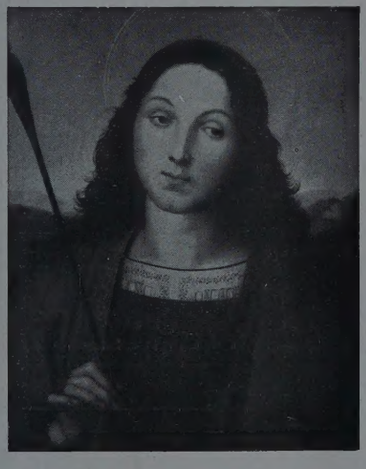
EXPOSITION INTERNATIONALE DES ARTS DÉCORATIFS ET INDUSTRIELS MODERNES ET DE L'ARCHITECTURE MODERNE

**5 MAI - 30 SEPTEMBRE**

Sensibles réductions sur le prix de l'essence pour les touristes qui se rendent en Italie.

*Renseignements :*

**OFFICE NATIONAL ITALIEN DU TOURISME (E. N. I. T.)**
**PARIS : 23, rue de la Paix — Nice : 14, avenue de Verdun**
*ou*
**ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO — MILANO**
**et dans les Agences de Voyages**



*Raphaël:* St Sébastien *(Académie Carrara).*

# BERGAME

Cité antique et moderne, artistique et industrielle, touristique par excellence, et son

## ACADÉMIE CARRARA

un des plus beaux et riches musées de peintures italiens.

•

**De Milan : 50 km. d'autostrade**
**Service de cars Pullman toutes les demi-heures**

*Renseignements :*

**ENTE PROVINCIALE PER IL TURISMO - BERGAMO / ITALIE**
**et dans les Agences de Voyages et Tourisme**

René Ravo

# RETROUVEZ LA SANTÉ

*Et*

*PASSEZ DE BELLES VACANCES EN*

# AUVERGNE

*qui vous offre dans un cadre magnifique*
***LES CURES BIENFAISANTES***
***ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE***

*Ses*

## 6 GRANDES STATIONS THERMALES

***LA BOURBOULE** (850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

***CHATEAUNEUF** (380 M.) Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

***CHATEL-GUYON** (400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

***LE MONT-DORE** (1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

***ROYAT** (450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

***SAINT-NECTAIRE** (700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

★ *HOTELS ET PENSIONS TOUTES CATÉGORIES*

PUB. JOUVE Nº 54

# *Au niveau de la très grande musique*

(Chopin, Berlioz, Schumann, Gounod, Liszt, Beethoven, Mozart, etc.)

Ce nouveau récepteur d'une **perfection musicale sans précédent** comporte 2 haut-parleurs spéciaux à combinaison variable (grave et aigu) assurant à votre gré, suivant la nature de chaque concert, les **reliefs indispensables.**

Modèles 7, 10 ou 14 lampes.

Auditions tous les jours ouv. jusqu'à 18 h. chez le constructeur ou à **SUPER-VAL,** 91, rue de Rome, Paris, tous les jours, même samedi et lundi, jusqu'à 20 h.

**Agents régionaux : COURTIN,** 3, rue Massacre, à Rouen ; **FRANCE-RADIO,** 5, rue Saint-Georges, Nancy.

★

Garantie du constructeur
**F. MERLAUD**
Directeur-Fondateur
des anciens
Ets Merlaud et Poitrat

# F. Merlaud

10, Place Adolphe Max • PARIS-(9e) Tri. 80-07

MÉTRO : PLACE CLICHY

## SCUOL-TARASP-VULPERA

**Reine des stations thermales des Alpes**

Santé et joie de vivre par les cures d'eaux et de bains en altitude (1.250 m. Engadine).

Foie, bile, estomac, intestin, obésité, diabète, goutte, cœur, reins, vessie.

Saison : 10 mai - fin septembre.

**Golf, Tennis, Piscine, Pêche, Excursions variées.**

Prospectus en couleurs : Agences de voyages ; ONST, 37, boul. des Capucines, Paris-2e, ou Syndicat d'Initiative, Scuol (Suisse).

## DAVOS

Station d'été idéale grâce à son air pur des hautes montagnes ; entourée de 100 km. de promenades. Les funiculaires de **Davos-Parsenn, Schatzalp et le télésiège de Schatzalp-Strela** conduisent au point de départ des plus belles excursions dans les hautes Alpes.

***Tennis Golf Piscine Pêche***

**Abonnement combiné pour hôtes.**

Demandez des renseignements et des prospectus illustrés auprès du Syndicat d'Initiative de Davos et de l'Office suisse du Tourisme, 37, boulevard des Capucines, Paris-2e.

# LA SUISSE

*Pays radieux - Séjour merveilleux*

## TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances !... Terre idyllique où le soleil du Midi fait mûrir la vigne et fleurir l'oranger... où la brise légère berce les palmiers... Paysages charmants égayés de lacs d'azur, de vertes forêts et de pittoresques villages...
Casino, Golf, Tennis, Yachting, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

**LUGANO** La station de renom mondial, au bord du lac de Lugano, avec sa célèbre pinacothèque " Villa Favorita "

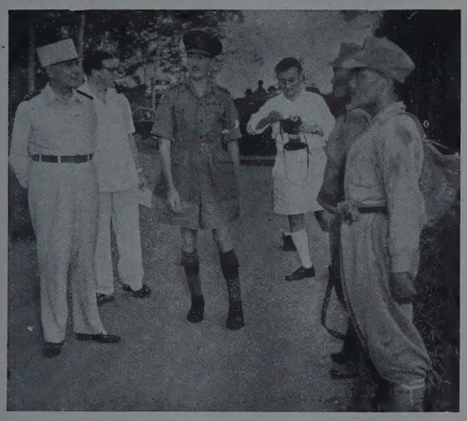
**LOCARNO** La perle du lac Majeur, avec Ascona, tout près, et ses îles idylliques de Brissago.

Renseignements et prospectus auprès des Offices du tourisme de Lugano, Locarno, Ascona et de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

IVA-ZURICH

7me ANNÉE — NUMÉRO 295 9 JUIN 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

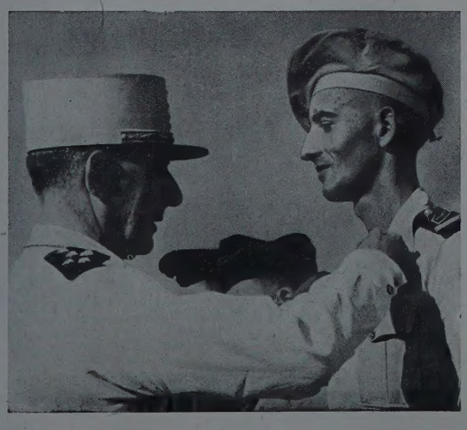


DE HAUT EN BAS : LES GÉNÉRAUX DE LATTRE, HARDING (A GAUCHE) ET L'AMIRAL STRUBBLE. DEUX SOLDATS GURKAS SEMBLENT FORT INTÉRESSER LE GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY.

# LES CHEFS ALLIÉS DU SUD-EST ASIATIQUE POSENT LES BASES D'UNE DÉFENSE COMMUNE

La conférence qui a réuni à Singapour les représentants de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis a eu un caractère exclusivement militaire. Contre la menace communiste qui pèse sur les territoires du Sud-Est de l'Asie il était urgent et indispensable de rassembler les éléments d'une défense commune et de définir une stratégie, ce qui implique l'étude et la mise au point des moyens de défense. Cette importante réunion s'est achevée peu de jours avant le début de l'offensive vietminh au cours de laquelle le lieutenant Bernard de Lattre de Tassigny, fils unique du général (ci-dessous), devait trouver, à la tête de sa compagnie, une mort glorieuse.

Photographies Peter Robinson studios, Singapour.



SUR L'AÉRODROME DE BUKIT-SERENE, LE GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY, QUI VA REGAGNER SAIGON APRÈS LA CONFÉRENCE, QUITTE S. E. MALCOLM MAC DONALD, COMMISSAIRE GÉNÉRAL BRITANNIQUE.

# ACTUALITÉS MONDIALES DE

**VIENNE.** Par 2.172.806 voix contre 2.004.290 à M. Gleissner, populiste, le général Kœrner, maire socialiste de Vienne, qu'on voit ici recevant des Tyroliens, a été élu président de la République d'Autriche.

## VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

**ROME.** Les élections aux conseils communaux et provinciaux en Italie ont été marquées par une défaite des communistes, qui perdent les mairies de plusieurs grandes villes, entre autres Milan, Gênes et Venise. Le premier ministre, M. de Gasperi, a pris la parole pour la coalition gouvernementale en de nombreuses réunions.

**BERLIN.** Le contrôle interzones a été renforcé la limite des secteurs américain et soviétique, et u détachement spécial de Military Police procède une vérification serrée des convois à Dreilinde

**FAIRBANKS** (Alaska). Le capitaine Charles Blair a réalisé le premier vol transpolaire à bord d'un avion monomoteur en reliant la base de Bardufoss, en Norvège, à l'Alaska en 10 h. 30 à 513 km.-h.

**TRIPOLI.** Aussitôt après son élévation au trône, le nouveau roi de Libye, S. M. Idriss El Senussi, a donné audience aux membres du corps diplomatique. Le voici recevant le consul général des Etats-Unis.

**EASINGTON.** Une catastrophe vient d'endeuill l'Angleterre. A la suite d'une explosion, quatr vingt-deux mineurs ont trouvé la mort, dont soixant quatre n'ont pu être dégagés malgré tous les effor

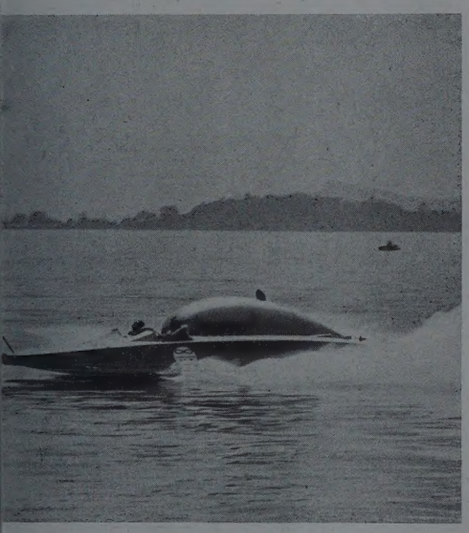
**BELGRADE.** Le maréchal Tito, dont c'était la première apparition en public depuis sa maladie, a reçu du Montenegro, pour l'anniversaire de sa naissance, un sabre d'apparat contenant un message de félicitations.

**SAINTES-MARIES-DE-LA-MER.** Le pèlerinage des gitans vient d'avoir lieu, et les statues des saintes, qui étaient escortées, selon l'usage, par les gardians de Camargue, ont été portées à la mer pour être bénies.

**TOULOUSE.** Le cardinal Saliège, archevêque de To louse, dont l'attitude sous l'occupation fut héroïqu a célébré son jubilé épiscopal en présence d'u foule empressée à lui exprimer son effectueux respe

# LA SEMAINE

**EW-YORK.** Un monument a été élevé dans Central rk au général argentin San Martin, libérateur Chili et du Pérou. Des grenadiers argentins en tenue chaïque rendaient les honneurs à l'inauguration.



**ARDONE.** Le fils du célèbre champion sir Malcolm mpbell a effectué sur le lac de Garde, à bord de canot automobile *Blue Bird,* des essais en vue établir prochainement un nouveau record du monde.

**ANAMA.** Le président renversé, M. Arnulfo Arias, comparu devant l'Assemblée nationale constituée en aute Cour qui l'a déclaré déchu de sa charge et de is lui a interdit l'accès à toute fonction publique.

# D'un Samedi à l'autre


PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE


Est-ce parce que j'étais malade, privé de sommeil, et donc plus sensible que d'ordinaire ? Mais, retrouvant la France, l'autre jour, du haut des airs, je n'ai pu maîtriser mon émotion. Le jour déclinait, l'ombre des haies et des boqueteaux s'allongeait sur les champs. Les villages éclataient de couleurs fraîches, innocentes, apaisantes, et tout cela faisait penser à quelque merveilleux jardin dessiné par un artiste de génie. On me dira que cette vue aérienne est simplificatrice, qu'elle ignore les murs lépreux, les maisons en ruine, la déshonorante publicité routière et divers autres sujets de tristesse ou de mécontentement. C'est ma foi bien possible ; pourtant, cette vue synoptique de ma patrie me remue toujours profondément parce qu'elle me fait sentir de manière aiguë, presque douloureuse, en quoi la France est irremplaçable et ce qu'elle représente pour le monde.

On va, pendant une semaine, célébrer la « plus belle France ». Je m'en réjouis et, malgré l'amertume des temps, je succombe à la rêverie, à la douceur des projets. Non, je ne suis pas aveugle, je connais nos plaies, nos misères, nos manques. Les maisons de nos bourgs sont moins propres, moins bien entretenues que celles de la Hollande ou du Danemark. Par le charme pittoresque, bien des villes de Belgique et de Suisse pourraient rivaliser victorieusement avec nos petites cités. Nos routes sont excellentes et confortables ; pourquoi ne sont-elles pas fleuries comme celles du Portugal ? — Il me souvient d'avoir admiré, dans l'Algarve, des routes bordées de géraniums ou d'iris, ornements qui sont jugés et récompensés au concours, m'a-t-on dit. — Je ne m'abandonne pas à cet égoïsme sublime qu'on nomme le patriotisme, le vrai et pur patriotisme. Je ne peux pas oublier que notre malheureuse France est couverte de ruines, que la reconstruction est lente et contrariée, que nos banlieues sont parfois sordides, qu'un absurde conflit s'est élevé entre le rail et la route, que notre système de canaux est un peu abandonné au bénéfice du camionnage, dans le moment même où l'Occident européen peut se trouver soudainement sans pétrole. Je sais de combien d'erreurs et de tâtonnements nous payons notre précieuse liberté.

Mais, telle, cette France appauvrie est encore merveilleuse. A deux guerres sauvages, elle a servi de champ. Elle a saigné, pleuré, perdu son insouciance. Elle n'en jouit pas moins encore de certains dons qui sont les uns du terroir et les autres de l'esprit. Elle est étonnamment variée : elle peut montrer aux voyageurs les paysages de la Méditerranée, ceux de la Bretagne, ceux des Alpes. Elle a une longue histoire. Chaque petite ville, chaque hameau prouve qu'il a donné des poètes, des philosophes, des savants. Des narrateurs ingénieux ont fait connaître nos provinces au monde entier. Quel habitant de la Nouvelle-Zélande ou du Honduras, s'il sait lire, n'a pas voyagé en Touraine sous la conduite de Balzac, n'a pas accompagné Mireille dans quelque mas provençal ? La moindre bourgade montre, tel un joyau, une église, un cloître, un palais, une promenade illustre. Malgré les ravageurs, nous avons encore des arbres, des forêts fraîches, des chemins ombragés. Nos musées sont si nombreux qu'ils restent à découvrir, même par les spécialistes. Le passant souhaiterait peut-être un coup de plumeau, de-ci, de-là, et un peu plus d'ordre dans tous ces trésors. Enfin — mais ce mot ne finit rien — la France est un des rares pays qui ont une ancienne et sourcilleuse tradition de la table, un des seuls pays où le vin n'a pas le caractère d'un produit industriel.

★

Si le monde humain n'était pas, ainsi que nous le voyons présentement, composé de sauvages, de furieux, d'ambitieux déchaînés, d'ignorants irresponsables encore que dangereux, la France et les pays de l'Ouest européen, parce qu'ils forment l'un des musées de la civilisation, parce qu'ils ont donné au monde un nombre incroyable de maîtres, de saints et de héros, devraient être, une fois pour toutes, « classés », comme on dit à la Commission supérieure des sites. Cela signifie que ces pays devraient, par un accord tacite, être tenus en dehors de tout conflit, de toute destruction. Cette belle tache de paix s'étendrait peut-être, de proche en proche... Les hommes apprendraient à être sages, heureux, vraiment intelligents... Ah ! laissez-moi rêver à l'aventure !

# «...JE SOUHAITE UNE COOPÉRATION INTIME AVEC LA FRANCE...»

## UNE INTERVIEW DU PRÉ

PAR M

Le président du Conseil nippon, M. Shigeru Yoshida, reçoit rarement un journaliste. M. Yoshida n'accorde presque jamais d'interview. Certains ont tenté de forcer sa porte. Ils en ont été pour leur courte honte.

S'il est sans intérêt de rapporter ici par quels détours je suis arrivé à m'entretenir avec lui, je ne saurais pourtant m'abstenir d'exprimer à son secrétaire particulier la reconnaissance que je lui dois. Car c'est bien grâce à M. Akira Matsui, ancien élève d'une de nos écoles et le plus Parisien des Japonais, qu'il me fut donné de parvenir jusqu'à M. Yoshida.

Je voulais, après une visite au général Mac Arthur, avoir une idée de l'homme qui, dans une certaine mesure, avait contrecarré ses desseins. Enfin, et ceci n'est pas le point le moins important, il me paraissait d'un intérêt primordial de converser avec l'homme d'Etat le plus reconnu que compte le Japon, au moment où — combien de Français s'en doutent-ils ? — ce pays surpeuplé (70 millions d'habitants en 1936 ; 83 millions en 1950 et, selon des pronostics sérieux, 88 millions en 1953) est en train de reprendre dans le monde une place de tout premier plan.

Mon dernier séjour à Tokio datait d'avant la guerre. A cette époque une chambre à l'*Imperial Hotel* coûtait de 5 à 7 yens par jour (15 à 20 francs de 1939). Si l'hôtel n'était réquisitionné pour le haut état-major américain, elle vaudrait actuellement de 4.000 à 5.000 yens (bien près de 5.000 francs d'à présent). Une course en taxi à travers la capitale était tarifée de façon courante un demi-yen. Aujourd'hui les taxis démarrent à 120 yens pour le premier mille. Dans l'ordre matériel tout a changé de la sorte au Japon. Les Américains y ont fait prévaloir un système économique de hauts prix et de salaires améliorés. Leur politique imposant à nombre de firmes l'achat et l'exploitation de brevets étrangers, dans le domaine de la photographie, entre autres, où les Japonais sont en passe de conquérir le marché mondial, a prouvé l'excellence des fabrications nouvelles du Japon. La crise internationale, la guerre de Corée ont donné une impulsion vigoureuse à l'industrie nippone, qui exécute — c'est le secret de Polichinelle — d'importantes commandes pour l'armée des U. S. A. Sans doute, privé du fer et du charbon mandchou qu'il obtenait à bas prix, le Japon doit il s'approvisionner en charbon américain, fort cher. L'acier et par incidence les produits manufacturés en subissent le contre-coup. Laissons la responsabilité de leur plan à certains qui envisagent pour le Japon des marchés d'achat dans le Sud-Ouest asiatique (riz et anthracite en Indochine ; étain, caoutchouc, minerai de fer en Malaisie ; pétrole, caoutchouc en Indonésie ; charbon, cuivre, chrome, minerai de fer, riz et sucre aux Philippines ; phosphates en Nouvelle-Guinée). Ces vues semblent encore un peu théoriques. Nombre de ces produits, notamment aux Philippines, n'ont pas fait jusqu'à maintenant l'objet d'une exploitation raisonnée. Il serait hasardeux, d'autre part, d'oublier l'état d'insurrection dans lequel se trouvent, à l'exception de la Nouvelle-Guinée, les contrées précitées... En dépit de ce que s'attachent à démontrer les milieux officiels nippons, une étude approfondie du problème tendrait donc à prouver le caractère désirable, presque indispensable pour le Japon, d'une alliance économique et, probablement, militaire entre Washington et Tokio. Cela d'autant plus qu'une menace soviétique, par la région des Kouriles, pèse sur le Japon et qu'un véritable vent de panique souffla sur Tokio, au début de janvier dernier, lorsque le bruit y courut (à tort, d'ailleurs) d'une intervention russe massive dans la guerre coréenne. Pour souhaitable que semble aujourd'hui à beaucoup d'Américains une collaboration intime, serrée, poussée dans tous les domaines, entre l'archipel et les U. S. A., de nombreux Japonais — et à leur tête M. Yoshida — se montrent réticents. Si, après la visite sensationnelle de M. Foster Dulles, en février, et les déclarations toutes récentes du général Ridgway, la signature d'un traité de paix américano-nippon paraît imminente, si les Américains se félicitent de « la maturité politique croissante qui doit assurer le développement de la tradition démocratique au Japon », Washington n'en fait pas moins, actuellement, figure de demandeur. On peut être assuré qu'en commerçants habiles les Japonais monnaieront au plus haut toutes leurs concessions. Et ce n'est pas le moindre paradoxe de la situation présente que la venue, pour une défense éventuelle des îles, de deux divisions de la *National Guard* américaine, empruntées à ces Etats de l'Ouest qui se sont toujours montrés les plus farouches ennemis du Japon !

Non que l'occupation des îles nippones se solde par l'échec que d'aucuns prétendent. Nul peuple occupé n'a jamais chéri son occupant. Mais quoi qu'au fond d'eux-mêmes pensent les Japonais, rares sont les irréductibles qui vitupèrent l'Amérique et déclarent que jamais ils ne pardonneront au vainqueur d'avoir implanté la mystique du dollar dans un peuple autrefois enclin à un aimable laisser-aller et que l'intérêt ne guidait guère. Quant à l'observateur impartial, il se doit de reconnaître que, dans la vie quotidienne du Japonais moyen, des progrès immenses ont été accomplis. A cet égard le spectacle de la rue est révélateur. La foule y paraît mieux nourrie, mieux vêtue ; elle semble plus allègre que jadis. Les mendiants eux-mêmes, ces pitoyables mendiants nippons, prostrés sur le bord du trottoir, ont à peu près complètement disparu. Si le salaire mensuel d'un ouvrier est de 8.000 yens environ (pour des prix d'ailleurs sensiblement égaux à ceux de France), le niveau de vie d'un ménage ouvrier se révèle supérieur à ce qu'il était avant Pearl Harbour.

Pour les Américains, eux, qui trop souvent se laissent prendre à des démonstrations extérieures, l'occupation a remporté un plein succès. Conclusion peut-être hâtive. Des progrès sont évidents sur le plan social. Les « gros » ont vu leurs appétits freinés. Les « petits » ont appris à se laisser plus difficilement dévorer. Les différentes classes demeurent pourtant entichées de leurs préjugés et de leurs privilèges. La langue n'en reste pas moins ce qu'elle est depuis des siècles, avec ses formes variées suivant que l'on s'adresse à un supérieur, un inférieur ou un égal ; suivant qu'un homme parle, ou une femme. Il est vrai que depuis 1945 les Américains ont abattu la caste militaire et remis à sa place une police dont la rigueur tatillonne rendait trop souvent l'existence intolérable. Mais en Hokkaïdo et dans d'autres îles les cadres d'une armée très forte (pudiquement dénommée *National Police Reserve*) s'entraînent depuis longtemps déjà sous l'égide américaine ; mais l'amnistie générale que vient d'accorder le général Ridgway à 162.000 « épurés » fait entrer dans le circuit nippon des officiers, des militants nationalistes qu'on aurait pu croire bannis à jamais. La vérité, c'est qu'en flattant certaines faiblesses américaines, en achetant des Bibles et en renonçant apparemment à des excès de politesse jugés peu démocratiques, le Japon tout entier a su à merveille jouer son jeu. Mais tandis qu'une reconstruction intensive a fait disparaître les affreux ravages causés par les bombardements, tandis que les prévisions de production industrielle escomptent pour 1953 un indice 131,4 (l'indice 100 étant celui de la période 1932-1936), tandis que l'agriculture fait l'objet des soins de paysans innombrables, le premier ministre de ce pays en pleine renaissance, en plein essor, oppose avec courtoisie une fin de non-recevoir jusqu'ici catégorique à toute suggestion américaine de réarmement, sous le prétexte qu'il ne peut violer la Constitution que lui a imposée Washington, Constitution stipulant au premier chef la démilitarisation indéfinie du Japon...

RUE DE KYOTO, VILLE D'ART ÉPARGNÉE PAR LES BOM BARDIERS A LA PRIÈRE DE LA FONDATION ROCKEFELLE

LE CHIROMANCIEN CAPTIVE CES JEUNES, DONT EXAMINE GRAVEMENT LES LIGNES DE LA MAI

LES MENDIANTS, QU'ON RENCONTRAIT EN SI GRAN NOMBRE AUTREFOIS, SONT DEVENUS TRÈS RARE

MAC ARTHUR ÉTAIT GARDÉ PAR DES AMÉRICAINS ET PAR DES JAPONAIS.

# T DU CONSEIL NIPPON

OYÉ SPÉCIAL

PAUL MOUSSET

# E JAPON COMPTE SUR UN TRAITÉ QUI LUI RENDRA A SOUVERAINETE ET SA LIBERTÉ

Photos Paul Mousset, prises avec appareil japonais Nikon.

Toutes ces raisons militaient donc en faveur du désir que je nourrissais de rencontrer celui que certains appellent « le Churchill nippon ». Il s'en ajoutait une autre : nulle entrevue ne me semblait plus opportune, au moment précis où, grâce aux films français, et à eux presque exclusivement, un courant très fort de sympathie, de curiosité, d'intérêt part de nouveau du Japon vers la France. En outre les exploits du bataillon français de Corée, exploits que les Américains n'ont nullement cherché à minimiser, au contraire! ont ranimé, auprès d'une vieille race dont les fibres les plus profondes restent guerrières, le prestige de notre pays.

L'EXPRESSION d'une admiration pour les nôtres, qu'il est toujours agréable à un Français d'entendre, M. Yoshida ne me la ménagea pas lorsqu'il voulut bien m'accueillir dans la résidence réservée par Tokio à ses ministres des Affaires étrangères. Physiquement il se dégageait de lui une merveilleuse impression d'équilibre, de détente, cependant que souriait son visage entre les coins cassés de son col et que, derrière le cristal de son binocle, ses yeux pétillaient d'humour narquois. Détente, équilibre à ce point parfaits que, dès que son secrétaire m'eut présenté à lui, dès qu'il m'eut désigné un siège, il s'assit, comme je n'avais encore jamais vu personne s'asseoir, avec une « décontraction » si complète de tous les muscles que j'en éprouvai moi-même un curieux apaisement.

Si la maxime primordiale de la diplomatie demeure bien : « Jamais d'esprit avec les étrangers ! », l'ancien ambassadeur du Japon à Londres voulut bien alors ne point me traiter en étranger ! Dans un anglais excellent il résuma, à ma demande, sa carrière, son « embastillement » par les militaires avant la fin des hostilités. Il me dit comment, malgré son peu de goût pour la politique, il avait dû accepter le portefeuille des Affaires étrangères en 1945, et aussi dans quelles circonstances, en 1946, après la chute du gouvernement Shidehara, il n'avait pu refuser, en outre, la présidence. Il fallait au parti libéral un homme-drapeau, *a figurehead*, expliquait-il en tirant sur son cigare. « Enfin, dès qu'on n'aura plus besoin de moi... » Un geste de la main, un éclair malicieux de l'œil ponctuaient ses paroles, pour marquer combien il reprendrait sa liberté avec joie.

Mais il m'est difficile de rendre la vivacité, la finesse, la drôlerie parfois, avec lesquelles M. Yoshida abordait tour à tour les diverses phases de sa vie déjà longue. Puis, à brûle-pourpoint, il me demandait : « Et comment va M. Herriot ? » Je lui donnai des nouvelles du président. Alors, avec cette sûreté de mémoire que j'avais déjà remarquée chez le général Mac Arthur, il m'interrogeait sur les uns et les autres, sur beaucoup des Français qu'il avait connus, il y a plus de vingt ans. De même que le général, il me disait les sentiments sincères que lui inspirent, après toutes ses épreuves, la France et son peuple. Probablement, lui et moi nous sentions-nous unis en cette minute par cette communauté d'expérience qu'est celle d'une occupation. Moins diplomate que mon hôte, j'y risquai une allusion.

— Bien sûr, enchaîna M. Yoshida. Mais l'occupation américaine a accompli ici un travail *monumental* en ce qui touche à la démocratisation et la remise sur pied du Japon. Elle a également gardé le pays à l'abri de toute agression directe ou indirecte.

De toute évidence le premier ministre ne pouvait guère me tenir un autre langage. Du moins suis-je convaincu que, puisqu'une occupation était inévitable, M. Yoshida remerciait les dieux que ses occupants fussent américains et, non, comme tant de ses compatriotes le redoutèrent voilà quelques années, russes ou anglais. Mais le ton de M. Yoshida changeait : nous étions au stade des questions et réponses. Comme j'en venais au problème du traité de paix, il me déclara sans ambages :

— Le peuple japonais compte sur un traité qui rendra au Japon sa souveraineté pleine et entière, et sa liberté ; un traité qui le replacera sur un pied d'égalité avec les autres nations ; un traité, enfin, qui le laissera se développer sans entrave dans les domaines économiques et dans ceux de la culture, qui lui permettra de contribuer à la prospérité et à la paix du monde.

Lentement dits, mûrement pesés, ces mots, qui ne sont certes pas ceux d'un vaincu, se révèlent lourds de sens. Sur la détermination de M. Yoshida d'obtenir tout ce qu'il exposait, là, point de doute ! Pas de doute non plus sur son désir de paix. Le premier ministre répugne aux aventures guerrières. Il l'a prouvé. Cette guerre mondiale n° 3, dont chacun a les oreilles rebattues, il n'y croit d'ailleurs pas, ou du moins il ne l'estime pas inévitable. Parce que, dit-il : « En réalité, aucune nation n'en veut, quelles que soient les crises qui ravagent l'Asie et l'Europe. »

Puis cette réponse, un peu ambiguë, sur l'évolution possible du conflit coréen, une réponse qui paraît sous-entendre la position « neutraliste » — pour employer le néologisme frappé depuis peu — qu'a maintes fois affirmée ce président du Conseil dont on a prétendu qu'il veut faire de son pays « une Suisse asiatique » :

« Les Nations Unies ont prouvé en Corée leur volonté de combattre à tout prix le banditisme international et le mépris du droit. Ici, au Japon, nous avons le plus profond respect pour les efforts et les sacrifices des troupes alliées qui luttent dans la péninsule afin d'endiguer l'invasion et de défendre la paix et la liberté mondiales. »

Comme M. Yoshida ajoute : « Troupes qui comprennent une unité française dont l'éloge n'est plus à faire », nous revenons à la France. « C'est un peuple d'une dureté de roc que le vôtre ! affirme M. Yoshida, un peuple qui, au cours de l'histoire, a surmonté toutes ses défaites, tous ses désastres et en est sorti chaque fois plus fort... »

LE moment me paraît venu d'exposer une requête, de solliciter, pour l'hebdomadaire que je représente, une déclaration.

— Oui, fait M. Yoshida, si vous le voulez, dites ceci pour *France-Illustration*, et que ce soit mon message à vos compatriotes. Eh bien, le fait que la France a été des toutes premières à autoriser l'institution d'une agence du gouvernement japonais à Paris me paraît du meilleur augure pour l'avenir des relations franco-japonaises. Dès la conclusion du traité de paix, mon gouvernement fera tout son possible pour rétablir des relations normales entre nos deux pays, et à leur bénéfice mutuel. En ce qui me concerne, je souhaite et espère une coopération intime avec la France, principalement dans les domaines du commerce et de la culture.

L'audience qu'a bien voulu m'accorder le premier ministre s'est prolongée au delà des limites normales. M. Yoshida se lève, me serre la main, me convie à rester le plus longtemps possible au Japon « où il y a tant à voir ». M. Matsui me raccompagne. Je me retrouve dans les merveilleux jardins de cette résidence pour laquelle des hommes d'Etat ont, paraît-il, brigué les Affaires étrangères. Une auto m'emporte vers le *Press Club*. Mais, tandis que je traverse plusieurs quartiers de Tokio, les dernières paroles de M. Yoshida me donnent à réfléchir. Car s'il est certain qu'aujourd'hui, indépendamment de toute considération accessoire, le Japon souhaite un rapprochement avec la France, il n'est pas douteux que, peut-être pour pallier certaines initiatives étrangères un peu envahissantes, le Japon voudrait, *pratiquement*, resserrer au maximum ses liens avec la France. Est-il vain, d'ailleurs, d'espérer, ainsi que le voudraient en Asie des Français qui ont le sens des responsabilités, la création en Extrême-Orient d'un vaste organisme de coordination économique dont notre pays jetterait les bases, lequel rappellerait dans l'ordre des échanges d'autres propositions qui ne vinrent point de nous ?

PRÈS DE Mme DE LATTRE, LE GÉNÉRAL, QUI A RAMENÉ LE CORPS DE SON FILS ET CEUX DU LIEUTENANT MERCIER ET DU BRIGADIER MELLOT, ASSISTE, LE VISAGE CRISPÉ PAR LA DOULEUR, A LEUR DESCENTE D'AVION.

# BERNARD DE LATTRE DE TASSIGNY

## HÉROS DE LA FRANCE ET DU VIET-NAM

### PAR TRAN VAN TUNG, CONSEILLER DE L'UNION FRANÇAISE

L'HORIZON politique et militaire du Viet-Nam commence à peine à s'éclaircir qu'une nouvelle tragique vient l'assombrir ! Bernard de Lattre, chevalier de « Rhin et Danube », hélas ! est tombé à la tête d'une compagnie d'élite vietnamienne, noyau de notre future armée nationale ! Combien d'autres obscurs héros, loin de leurs familles et de leurs foyers, ont généreusement arrosé de leur sang cette terre vietnamienne ! Aucune mort ne saurait mieux sceller le destin commun de la France et du Viet-Nam. La fraternité des armes, la communion des vivants et des morts, la foi en l'idéal de justice et de liberté ne sont pas de vains mots. Le sang des héros est la semence de l'avenir. En effet, rien de beau et de grand dans l'histoire n'a jamais été forgé sans le péril, la douleur, les larmes et le sang. Telle est la loi de la vie. Tel est le destin de l'homme. Les héros, eux aussi, ont un cœur. C'est pourquoi nous nous sentons tout près de ce grand soldat de France dont le nom entre déjà dans l'histoire de notre indépendance. Notre chef de gouvernement, le président Tran Van Huu, est venu en personne lui apporter en pleine campagne les condoléances du peuple du Viet-Nam, lui renouveler l'assurance d'une amitié, d'une confiance, d'une gratitude qui ne font que grandir dans le malheur. L'empereur Bao Daï a également adressé un message au général par l'entremise de son nouveau directeur de cabinet, M. Nguyen De. S'il est besoin de cette mort glorieuse pour montrer la pureté d'âme et la fierté de cœur de celui qui mène en Asie un combat noble et difficile, l'atteinte faite au général en la personne de son fils unique en est la preuve douloureuse. Ce héros de vingt-trois ans, dans le court espace d'une vie dangereuse et exaltante, s'est entièrement voué à la cause de la liberté. Par sa gentillesse, sa simplicité, sa bonne humeur, son courage, son enthousiasme, Bernard de Lattre se faisait aimer de tous ses compagnons vietnamiens. Son souvenir jamais ne s'effacera de notre mémoire. Bernard n'est-il pas le symbole de toute une jeunesse ardente et généreuse qui sait que la France incarne avant tout un pur et noble idéal ? N'est-il pas le symbole de la fraternité des armées franco-vietnamiennes et de la communauté de l'Union française ? N'est-il pas aussi le symbole de l'immortelle amitié France-Viet-Nam ? Ce n'est pas pour défendre les derniers vestiges du « colonialisme » que la France est aujourd'hui présente au Viet-Nam, clé de l'édifice du Sud-Est asiatique. C'est pour prouver, par ses durs et nobles sacrifices, au monde, tout comme à la jeunesse vietnamienne assoiffée de liberté, que la France demeure fidèle à son destin, qui est de combattre pour la justice et la liberté. Ces « nationalistes » vietnamiens de la « politique évolutive », ces « Machiavels de foire » qui, pour des fins ténébreuses, paralysent l'action de notre gouvernement et empêchent la loyale coopération franco-vietnamienne, qui croient qu'on peut faire la part au communisme totalitaire, s'aperçoivent aujourd'hui de leur erreur. Sans la jeune et vaillante armée de l'Union française, sans des héros comme Bernard, nous n'aurions même plus la possibilité d'envisager l'avenir du Viet-Nam et du Sud-Est asiatique. Que cette mort glorieuse serve à nous unir et à nous faire comprendre qu'il n'y a de par le monde, en Europe comme en Asie, qu'un ennemi commun : le communisme international ; qu'une seule lutte, celle pour la liberté des individus et des peuples ; que l'union des âmes et des cœurs sur tous les fronts s'impose plus que jamais indispensable.

# LA CONFÉRENCE DE SINGAPOUR A ÉTUDIÉ L'ÉQUIPEMENT STRATÉGIQUE DU SUD-EST ASIATIQUE

Par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

AINSI, par un communiqué incolore, vient de se terminer à Singapour la première conférence militaire des Français, des Anglais et des Américains pour la défense du Sud-Est asiatique contre la menace rouge. Malgré le secret jaloux des délibérations, un fait est désormais patent : les Occidentaux, qui si longtemps sur ces terres des moussons avaient poursuivi des politiques subtiles, personnelles et opposées, se rassemblent enfin, par un acte délibéré, afin d'établir un front commun contre les communismes de Mao Tse Toung et de Staline. C'est la fin des techniques antérieures de la douceur, qui consistaient dans la systématisation des ménagements — afin que la Chine se calmât, s'amollit, qu'elle ne commît pas l'irréparable. Hélas ! il en a été autrement, et maintenant il n'est plus de doute sur la férocité, sur l'inexpiabilité de la bolchevisation de l'ancien Empire du Milieu.

Telle est la signification essentielle de la conférence : que le moment est venu de la préparation stratégique. Ainsi les puissances occidentales ont reconnu que la préservation des peuples et des richesses du Sud-Est exige des plans concertés à l'avance, sous peine, un jour peut-être proche, de la catastrophe totale. Les Etats-Unis eux-mêmes, par leur participation, se sont engagés, dans une certaine mesure, sur ce continent jaune qu'ils paraissent redouter depuis leurs mésaventures de Chine, en 1948 et 1949, et leurs drames de Corée. En réalité il s'agit là, à Singapour, d'un cas particulier des préparatifs du monde : l'objet de la conférence est de forger un nouveau maillon dans la chaîne des défenses autour de l'Eurasie bolchevique, de constituer une unité stratégique nouvelle, celle du Sud-Est, qui s'ajouterait à toutes celles en cours d'organisation depuis l'Allemagne jusqu'à la Corée.

Ce fut le 15 mai que commencèrent les négociations, avec une simplicité toute anglaise, dans le cadre des baraquements de Phœnix Park, habituellement la cité administrative de Malcolm Mac Donald, commissaire général britannique dans l'Asie du Sud-Est. Mais en ce jour tous les civils, et même Malcolm Mac Donald, étaient exclus ; les travaux étaient militaires, uniquement guerriers. Au début de la matinée un hélicoptère se posa sur la pelouse, et de l'appareil sortit le général de Lattre, qui arrivait ainsi du palais de Bukit Serene, une féerie des Mille et une Nuits en rococo qu'un sultan de Johore fit construire jadis pour sa favorite blanche — laquelle est légendairement connue sous le nom de la Dame de Malacca. Là le général de Lattre avait été pendant deux jours l'hôte de Malcolm Mac Donald, mais en sortant de l'hélicoptère il avait changé de qualité. Il n'était plus le haut commissaire de France venu pour une visite de courtoisie, mais le chef de la délégation militaire française chargée de participer, au nom du ministère de la Défense nationale, à la première conférence stratégique internationale de l'Asie.

Les autres personnages principaux comprenaient naturellement des généraux anglais, sobres, ornés de parements rouges, qui étaient menés par le général Harding, commandant en chef des forces terrestres britanniques en Extrême-Orient. Mais la grande vedette était essentiellement l'amiral américain Strubble, puissant et râblé Yankee, arrivé tout spécialement de sa base de San Diego, en Californie. Enfin le personnel de la conférence comportait des observateurs australiens et néo-zélandais.

Quatre jours durèrent les réunions mystérieuses, au milieu des rumeurs contradictoires d'une presse réduite aux devinettes. Maintenant, avec le recul nécessaire, on peut se demander si la manifestation de volonté exprimée par le fait matériel de ce rassemblement de personnalités a abouti, dans la pratique, à des résultats concrets.

DÉJA les forces actuelles de l'Occident — le corps expéditionnaire français d'Indochine et les forces anglaises de Malaisie — permettent tout juste le maintien d'une structure légale dans ce Sud-Est rongé par l'anarchie et le communisme. Que serait-ce alors si dans ces zones vermoulues devaient intervenir les Chinois, soit par infiltration, soit par attaque directe ? A cet égard il ne semble pas que la conférence ait pu changer considérablement la position stratégique générale du Sud-Est asiatique. Pour cela il aurait fallu que les participants envisageassent d'y augmenter leur potentiel de puissance, il aurait fallu qu'ils projetassent d'y faire des injections nouvelles en hommes et en matériel, sur une grande échelle. Cela ne paraît pas avoir été le cas. Ainsi ne sont pas résolues ces questions cruciales : les Français peuvent-ils défendre le Tonkin contre une éventuelle offensive massive des Chinois ? les Britanniques peuvent-ils préserver la Birmanie et le Siam contre des révolutions ou des attaques rouges ?

Certes, depuis deux ans surtout, les Anglo-Saxons s'efforcent de consolider dans ce dernier pays le régime anticommuniste du maréchal Pibul — lequel est soutenu par l'armée. Mais combien de fois déjà le maréchal n'a-t-il pas failli être renversé par un pronunciamiento ? En effet il est combattu par le clan adverse de la marine, toujours puissant et demeuré fidèle à Pridi, l'homme de gauche partisan de non résistance au communisme. Il ne faut pas oublier non plus que le Siam est habité aussi par quatre millions de Chinois, dont beaucoup sont déjà contaminés par la propagande rouge. Quant à la Birmanie, on connaît le désordre où elle est si étrangement, presque naturellement, installée ! La conférence a donc certainement examiné les contre-mesures à prendre au cas où un coup d'Etat installerait les agents de Mao Tse Toung à Bangkok ou à Rangoun. Mais que faire ? Est-il possible d'établir en principe qu'un tel régime ne serait pas admis, qu'il pourrait, au nom de l'ordre international, être réprimé de l'extérieur ? Il ne semble pas qu'un tel critérium puisse être ainsi admis ; aussi, il n'est guère d'autre solution que de continuer, que de renforcer davantage encore les gouvernements actuels afin qu'ils puissent tenir.

Cependant, si cette tactique des révolutions dirigées échouait, il se pourrait que les armées chinoises fissent un jour de l'intervention directe. Le cas apparaît relativement simple si les forces de Mao Tse Toung devaient s'en prendre à l'Indochine, défendue par le corps expéditionnaire et par l'armée vietnamienne. Le problème serait seulement de déterminer par avance l'aide que les Anglais et surtout les Américains pourraient fournir — par exemple en envoyant des porte-avions. Mais que se produirait-il si les Chinois, recourant à la route dite de Birmanie, apparaissaient devant Bhamo ou Mandalay ? Est-il même certain que le gouvernement de Rangoun, déjà enclin à un neutralisme à la mode de Nehru, appellerait au secours ? Et même si la Birmanie et le Siam faisaient l'effort de se défendre, comment les puissances occidentales pourraient-elles les protéger ? L'armée britannique de Malaisie n'est constituée que pour la chasse aux terroristes — à 5.000 terroristes tout au plus ! Faudrait-il donc avoir recours aux troupes françaises d'Indochine ? Mais, dans un pareil cas, il faudrait probablement que le corps expéditionnaire évacuât le Tonkin excentrique, afin de couvrir l'ensemble du Sud-Est. A cela les Français se refusent absolument. Le point le plus délicat de la conférence a donc été, pour ce Sud-Est menacé par deux côtés, l'établissement des priorités stratégiques.

IL est entièrement faux de prétendre que la conférence a failli échouer sur des désaccords graves. En effet les trois délégations ont réussi rapidement à rédiger des résolutions communes, qui seront ensuite soumises à leurs gouvernements respectifs. Néanmoins il est indéniable qu'elles ont commencé sur des positions relativement divergentes. Ainsi, les représentants anglais étaient surtout attachés à faire ressortir la gravité d'une entreprise chinoise sur la Birmanie et le Siam, ces pays qui couvrent les immenses richesses en caoutchouc et en étain de la Malaisie. Ils déclaraient que les forces de Mao Tse Toung pouvaient aussi bien entrer dans le Sud-Est par la porte de derrière, vers Bhamo et Myitkhina, que par une attaque frontale sur l'Indochine. Il semble que le général de Lattre se soit opposé avec force à cette argumentation. Il démontra que la clef du Sud-Est se trouvait toujours en Indochine et, en cette contrée même, au Tonkin. Le raisonnement français était le suivant : sans la défense présente de Hanoï et de Haïphong tout le Sud-Est asiatique, et même la Malaisie, et même Singapour auraient déjà été emportés par le raz de marée communiste. La France accomplit donc au Viet-Nam une véritable mission d'utilité internationale, qui lui coûte 300 milliards de francs par an ainsi que de douloureux sacrifices en hommes. La priorité, sur le plan militaire, doit donc revenir à l'Indochine. Notre délégation regretta d'ailleurs qu'aucun observateur vietnamien n'ait été invité à cette réunion, alors qu'y assistaient des témoins de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, pourtant infiniment moins directement intéressés. De plus, les chefs des armées birmane et siamoise s'étaient précédemment rendus à Singapour en visite, où ils avaient dû avoir certains éclaircissements. Ainsi la conférence débutait dans une atmosphère de préparation psychologique pro-anglaise.

Cependant, en définitive, Anglais et Américains ont accepté sans trop de difficultés les points essentiels de la thèse française — et tout d'abord la priorité, en importance comme en besoins, de l'Indochine. Malheureusement l'inconvénient demeure, à savoir que la défense de la trouée birmane continue d'incomber exclusivement à l'Angleterre, qui n'a pas de grands moyens militaires dans le Sud-Est.

AINSI toutes les grandes hypothèses ont été examinées, sans qu'elles puissent trouver de contre-mesures absolues. A vrai dire le travail de la conférence a surtout porté sur certains points d'utilité pratique — comme l'échange des renseignements — et surtout sur un domaine essentiel. Il apparaît que la meilleure défense du Sud-Est, et surtout de la Birmanie, consiste dans l'énorme ceinture de jungles et de montagnes qui, vers l'ouest et le nord, s'étend sur des milliers de kilomètres en un véritable *no man's land* : pour des armées chinoises, réduites encore à une logistique à pied, les distances de la faim et de la maladie seraient au moins dix fois supérieures à celles de la Corée avant d'aboutir à des deltas vivables. Des forces ennemies réussissant à traverser ces zones seraient fatalement réduites et pourraient être attaquées dans de bonnes conditions, à leur débouché des forêts, par des troupes qui seraient bien approvisionnées : la conférence a donc essentiellement préparé la logistique des armées occidentales dans le Sud-Est. On sait qu'il s'agit là d'une science nouvelle qui consiste à amener et à entretenir, à un endroit et à un moment déterminés, les moyens nécessaires pour un certain but et un certain objectif. Dans le cas présent les armées occidentales du Sud-Est doivent être ravitaillées par-dessus les mers et les océans, à plus de 12.000 kilomètres de leurs foyers originels. Jusqu'à présent Français et Anglais ont procédé empiriquement, par leurs moyens personnels, sans plan et sans coordination. Mais de pareilles méthodes seraient insuffisantes en face d'une invasion chinoise.

La conférence a surtout étendu ses travaux dans le domaine de la préparation du champ de bataille. Autrement dit, elle s'est essentiellement occupée des routes, des aérodromes, des ports, des convois, des bases. Il s'agissait d'équiper matériellement le Sud-Est pour une stratégie commune alliée qui pourrait être appliquée ultérieurement, lors des grands événements. Pour cela il semble que les délégations de Singapour aient fait à leurs gouvernements des recommandations précises, qui pourraient se concrétiser dans des réunions nouvelles où participeraient les nations asiatiques directement en jeu — et tout d'abord le Viet-Nam, champion de l'anticommunisme en Asie.

*LES PREMIERS ÉLÉMENTS AMÉRICAINS DE LA NOUVELLE ARMÉE ATLANTIQUE*

# LA 4e DIVISION D'INFANTERIE AMÉRICAINE DÉBARQUE EN EUROPE POUR LA TROISIÈME FOIS

par MARCEL DEFOSSE

Les régiments ont-ils une âme ? A tout le moins les militaires se sont efforcés de leur en donner une, les considérant comme des êtres dont l'individualité persisterait en dépit du renouvellement complet de leurs cellules constitutives : leurs officiers et leurs soldats. Aussi les généraux qui ont salué à leur arrivée en Allemagne les conscrits de la 4e division d'infanterie américaine n'ont-ils pas manqué de leur rappeler les hauts faits de leurs prédécesseurs, qui lui ont valu le surnom de « la fameuse quatrième ».

Pour son troisième débarquement sur l'Ancien Continent, cela valait la peine de rappeler ce que furent les deux autres. Le premier date de juin 1918 et la fit participer aux soixante-neuf derniers jours de la guerre en se couvrant de gloire aux dures batailles de l'Aisne et de la Marne, du saillant de Saint-Mihiel et de l'Argonne. Après avoir assuré l'occupation de l'Allemagne jusqu'en juillet 1919, elle fut démobilisée.

Elle ne devait renaître que vingt et un ans plus tard. Les événements de juin 1940 firent prendre aux Etats-Unis des mesures militaires que la France ignora à l'époque. La 4e division, cantonnée dans les Etats du Sud, reçut dès cette époque un entraînement intensif, prévoyant déjà des opérations amphibies. Transportée en Angleterre en janvier 1944, son véritable débarquement date du 6 juin 1944 et la place ainsi parmi les premières troupes jetées sur les plages normandes. Son objectif initial consista à prêter main-forte aux parachutistes de Sainte-Mère-Eglise, puis elle opéra le nettoyage du Cotentin et participa à la prise de Cherbourg. Après avoir repoussé la contre-attaque allemande qui cherchait à couper la percée d'Avranches, elle accompagna la 2e D. B. dans sa marche triomphale sur Paris.

Toujours à la pointe du combat, elle fut la première unité américaine à franchir la frontière allemande le 11 septembre 1944. Plus tard elle contre-attaqua, en partant du sud, l'offensive de von Rundstedt, perça les lignes allemandes sur la Prum le 28 février 1945, franchit le Rhin à Worms le 29 mars, et elle se trouvait en Bavière au moment de la capitulation. En juillet 1945 elle regagnait les Etats-Unis et fut complètement démobilisée en mars 1946. Cette seconde période d'inactivité devait être beaucoup plus courte que la première. Réorganisée comme unité d'entraînement le 15 juillet 1947, dès octobre 1950 elle redevenait une unité de combat. Et le dimanche 27 mai 1951, à 2 heures de l'après-midi, une partie de ses effectifs arrivait à Bremerhaven.

On ne saurait surestimer l'importance de cet événement que l'état-major des Forces alliées (S. H. A. P. E.) a tenu à souligner en invitant les journalistes des pays signataires du pacte de l'Atlantique à y assister. Il ne s'agit pas en effet d'un renouvellement des armées d'occupation en Allemagne — ce qui n'a cessé de se produire depuis six ans — ni même de leur renforcement. C'est le premier contingent d'une armée américaine de 100.000 hommes incluse dans les forces alliées commandées par le général Eisenhower. Si elle est spécialement destinée à la zone de l'Europe centrale, si à ce titre elle sera casernée en territoire d'occupation (d'abord provisoirement dans un camp de tentes à Sandhofen, près de Mannheim, ensuite à titre définitif dans un endroit qui n'est pas encore précisé), sa présence a d'autres raisons et d'autres buts que le maintien des troupes cantonnées en Allemagne depuis la capitulation de celle-ci.

## L'ARRIVÉE

A 11 h. 15 deux vedettes battant pavillon étoilé quittent Bremerhaven. Ce sont d'anciens garde-côtes allemands qui, pendant la guerre, avaient pour principale mission de repêcher les équipages des avions tombés en mer à proximité du littoral. Elles remontent le large estuaire du Weser aux rives plates qui, par ce temps gris, se confondent avec l'eau et le ciel, aux bancs de sable affleurant à marée basse. Des bouées signalent les épaves des navires de guerre et des sous-marins sabordés par leurs équipages juste avant l'arrivée des troupes anglaises. Plus tragiques encore émergent les mâts de deux bateaux où les S.S. firent monter les déportés des camps de concentration évacués qui tentèrent de prendre le large pendant que flambaient les dernières maisons de Brême sous le vingt-cinquième raid aérien que la ville subissait et qui avant d'atteindre la haute mer furent bombardés et coulés par les avions alliés.

Après trois quarts d'heure, la mer libre n'est pas encore en vue quand une masse d'un gris plus foncé se détache sur l'horizon : un peu en avance sur l'horaire prévu, le transport de troupes *General Alexander Patch* descend à vitesse réduite le cours du fleuve. Les vedettes le saluent, le contournent et, virant de bord, le précèdent. Ce bateau de 14.000 tonnes, ayant 1.300 soldats à bord, a quitté New-York huit jours plus tôt. Deux autres transports sont attendus demain. D'ici un mois, les 18.000 hommes que comprend la division seront en Allemagne. Trois autres divisions suivront pendant l'été et l'automne.

Comme nous sommes malgré tout en temps de paix et non en temps de guerre, l'intendance précède les unités combattantes, et ces premiers venus assurent les services administratifs. L'importance que ceux-ci peuvent prendre chez les Américains saute aux yeux des Européens, même à la suite d'un voyage aussi court que celui qui nous a amenés de Paris à Bremerhaven. A l'aérodrome de Francfort la base militaire Rhein-Main comprend, entre autres services mis à la disposition de la troupe : un cinéma qui donne deux représentations par jour, un laboratoire photographique, une bibliothèque de 6.500 volumes, des clubs d'athlétisme, de base-ball, de football, de basket, de quilles, une patinoire, une piscine, des courts de tennis, un terrain de golf, sans parler des clubs spéciaux pour les épouses et les enfants des officiers. (Le *General Alexander Patch* avait à bord, outre les soldats, des femmes d'officiers qui venaient rejoindre leurs maris en Allemagne.) Le train militaire que prirent les journalistes de Francfort à Bremerhaven, mais qui constitue un moyen de transport normal pour l'armée, était composé uniquement de wagons-lits (certains wagons, tout neufs, venaient d'être construits en Allemagne sur un modèle original : un couloir central zigzaguant entre d'étroites cabines latérales où il n'y a place que pour une seule personne) et d'un wagon-restaurant. Beau sujet de méditation pour ceux qui ont connu les « 40 hommes-8 chevaux ».

A l'entrée du *General Alexander Patch* dans le port les sirènes mugissent, les bateaux-pompes lancent vers le ciel des colonnes d'eau, les remorqueurs, les vedettes et les yachts pavoisés lui font une haie d'honneur. Sur le quai, la musique et un bataillon d'un régiment d'occupation, en uniforme de parade et sur la tête un casque d'aluminium non peint d'un nouveau modèle (qui donne aux soldats vaguement l'allure de chevaliers du moyen âge), accueillent leurs frères d'armes.

Une salve de dix-sept coups de canon salue les chefs militaires venus inspecter ce premier détachement. Ce sont : le général Juin, dont c'est là l'arrivée en Allemagne en sa qualité de commandant en chef des Forces alliées de terre pour l'Europe centrale ; le général Guillaume, commandant en chef par intérim, le général Thomas C. Handy, commandant en chef des Forces américaines d'occupation, et le général Manton S. Eddy, commandant la VII[e] Armée américaine. Ils montent saluer le général Harlan H. Hartness, commandant de la 4e division d'infanterie, à bord de son navire de commandement. Quand celui-ci descendra avec eux à terre, il sera salué à son tour par une salve de treize coups de canon.

## UN HASARD SYMBOLIQUE

Entre temps casque en tête et fusil en bandoulière, les soldats ont quitté le navire et se sont formés en rangs sur le quai pour être passés en revue. (Quand les généraux repartiront, ils regagneront le navire pour prendre un repas avant d'être acheminés en train vers leur camp.) Le premier à mettre le pied sur le sol d'Europe est aussitôt entouré par les reporters, qui l'interrogent. Complètement éberlué par ce qui lui arrive, il fournit de bonne grâce les renseignements qu'on lui demande. Or il se fait que c'est un Américain de toute fraîche date. Nommé Sternberg, Allemand né à Breslau en 1926, il a vécu en Allemagne jusqu'en 1948. Enfermé par les nazis au camp de concentration d'Oranienburg, il a obtenu à ce titre le visa d'immigration aux Etats-Unis ; il a été naturalisé et, en conséquence, a dû faire son service militaire.

Incorporé dans la 4e division, le hasard le fait retourner sur sa terre natale sans qu'il ait rien fait pour cela. Coïncidence, sans doute, mais une coïncidence qui donne à réfléchir : dans le destin de ce jeune homme se trouvent inscrits à la fois les crimes du fascisme, l'effondrement et le démantèlement de l'Allemagne (Breslau appartient maintenant à la Pologne), la solidarité plus étroite que jamais qui lie les Etats-Unis et l'Europe occidentale.

L'Allemagne ne témoigne ni physiquement ni humainement d'un enthousiasme quelconque pour un événement qui va exercer une influence certaine sur son avenir. Les autorités civiles n'ayant pas été invitées à la cérémonie se sont bien gardées d'y assister. La population n'est représentée que par des journalistes et des travailleurs du port. Depuis que le bateau a accosté tombe une de ces pluies fines et serrées qui vous trempent un homme au bout de cinq minutes aussi sûrement que l'averse la plus éclaboussante. Les généraux ne veulent pas demeurer en reste avec les soldats qui se font imperturbablement doucher au port d'armes et laissent leurs imperméables sur le bateau quand ils viennent prononcer leur harangue sur la tribune drapée aux couleurs françaises.

## A BON ENTENDEUR, SALUT !

Pour cette raison ou par laconisme militaire, les discours sont succincts. Ils n'en sont peut-être que plus précis, et en quelques mots se trouve dégagée la portée de ce geste.

« Vous n'êtes pas venus pour gagner de nouvelles batailles, dit le général Juin, qui parle en anglais, mais pour préserver la paix. En Allemagne vous n'êtes plus dans un pays ennemi, vous êtes avec nous à votre poste à l'avant-garde du monde libre. »

« Vous garantirez au peuple allemand et au gouvernement allemand qu'ils ont l'appui des Etats-Unis, dit le général Handy, et qu'ils peuvent bâtir une Allemagne paisible et démocratique sans intervention de l'Est. »

Ce n'est plus de l'occupation, ce n'est pas encore une alliance, cela ressemble assez à la protection qu'un suzerain impose à son vassal.

LE « JÜTLANDIA », NAVIRE-HOPITAL MODERNE, QUITTE COPENHAGUE POUR FUSAN, EN CORÉE, OU IL SE MET A LA DISPOSITION DES FORCES DES NATIONS UNIES.

## LA PARTICIPATION DANOISE A LA GUERRE DE CORÉE

# CHAQUE JOUR LE « JUTLANDIA » VASTE HÔPITAL FLOTTANT SAUVE DES VIES HUMAINES

DÈS le début de l'agression communiste en Corée, le Danemark s'est efforcé de participer à l'action des Nations Unies. Ses forces militaires étant trop limitées pour lui permettre un envoi de troupes, il fit parvenir d'abord des médicaments et 500 tonnes de sucre pour les Coréens du Sud, puis, à la demande de la Croix-Rouge internationale, détacha un médecin et deux assistants qui contribuent à l'organisation du ravitaillement de la population coréenne. En même temps il transformait en navire-hôpital l'un de ses plus grands paquebots, le *Jutlandia* (8.500 tonnes), de l'East Asiatic Company. Parti de Copenhague le 23 janvier, le *Jutlandia* se mettait à la disposition du commandement des Nations Unies le 2 mars. Aussitôt les blessés affluaient à bord.

Le bateau est aménagé pour trois cents patients couchés. Il comporte des services de chirurgie générale, chirurgie des nerfs, chirurgie du thorax, chirurgie de la face, médecine générale, maladies contagieuses, psychiatrie et radiographie, laboratoire d'analyses bactériologiques, clinique dentaire et pharmacie.

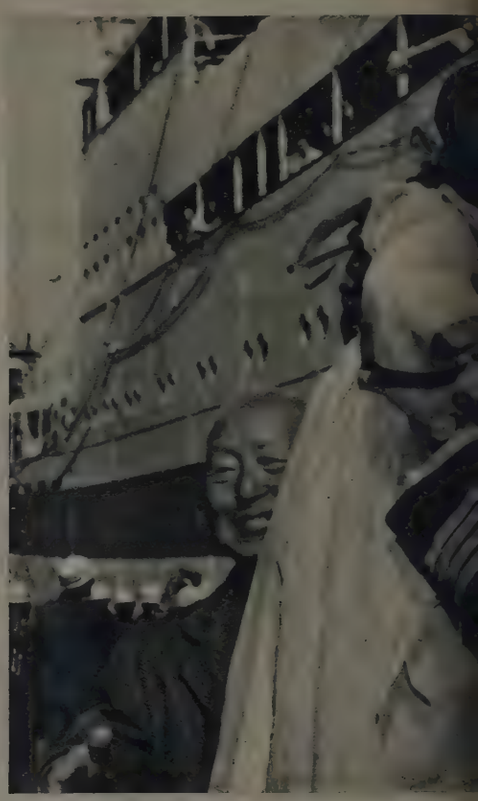
Le chef de l'expédition, l'ex-président de la Croix-Rouge danoise, capitaine de vaisseau Kaj Hammerich, est entouré d'un état-major médical de premier ordre, dans lequel se trouvent notamment le professeur Busch, qui a déjà fait deux cents opérations du cerveau, et le docteur Tage Kjaer, spécialiste éminent de la chirurgie pulmonaire.

Les frais de transformation (315 millions de francs) et d'utilisation du navire (400 millions de francs) sont couverts par le gouvernement danois.

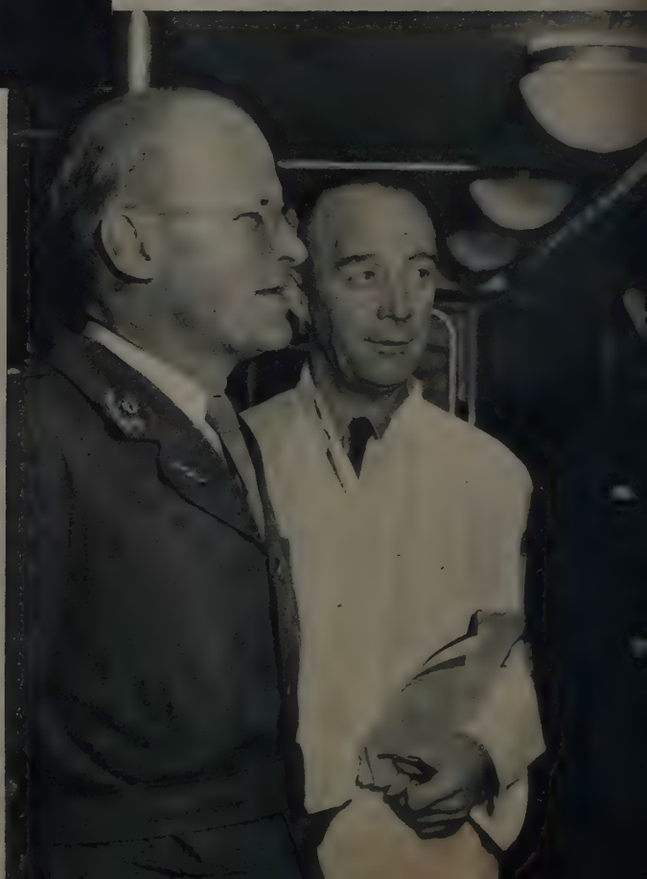
Les photographies que *France-Illustration* présente ici en exclusivité à ses lecteurs sont les premières qui soient parvenues du *Jutlandia* depuis son entrée en fonction. — J. S.

★

ET MAINTENANT EN ROUTE POUR LA GRANDE AVENTURE. DEUX MOUSSES DU « JUTLANDIA » EN TRAIN DE LOVER UN GRELIN A LA POUPE, SOUS LES PLIS DU DANNEBROG.



LE COMMANDANT CHRIS KONDRUP ET SON SECOND HANS ESPENSEN PROCÈDENT A L'ÉTUDE DES EAUX CORÉENNES. CI-DESSOUS UNE INFIRMIÈRE ÉCRIT SOUS LA DICTÉE D'UN BLESSÉ DE LA FACE. A DROITE (DE GAUCHE A DROITE), LE MÉDECIN CHEF E. SCHIÖDT, LE PSYCHIATRE DOCTEUR LAUERSEN, LE COMMANDANT HAMMERICH ET LE MÉDECIN CHEF H. TÖNNESEN.



EXAMEN PRÉLIMINAIRE DES ARRIVANTS. LE COMMANDANT HAMMERICH EN TÊTE A TÊTE AVEC UN AVIATEUR AMÉRICAIN ET, CI-DESSOUS, AVEC UNE PETITE CORÉENNE.

LES MÉDECINS CHEFS FONT LE POINT DE LEURS TRAVAUX. DE GAUCHE A DROITE, PROFESSEUR BUSCH, CHEF DE L'HOPITAL, LES MÉDECINS CHEFS MOGENS-WINGE, H. TÖNNESEN, T. KJAER ET E. SCHIÖDT.

LES REPAS, SOUVENT COMPOSÉS D'ALIMENTS DANOIS, CHANGENT AGRÉABLEMENT LE MENU HABITUEL DES BLESSÉS. TROIS INFIRMIÈRES DANS LEUR CABINE ; LES CHEFS SEULS ONT DES CABINES PARTICULIÈRES.

LE PRÉSIDENT RHEE REMERCIE LE COMMANDANT HAMMERICH DE L'ACTIVITÉ DU « JUTLANDIA ». DEUX INFIRMIÈRES ATTENDENT L'AVION QUI LES EMMÈNERA PASSER CINQ JOURS DANS UN CENTRE RÉCRÉATIF.

Ci-contre, vue de Riese, ou naquit le 2 juin 1835 Giuseppe Sarto, qui devint Pie X. Ci-dessus, la maison ou vivait la famille du futur Pape. Ci-dessous, un portrait du Souverain Pontife.

# PIE X PROCLAMÉ BIENHEUREU

## par PIE XII

LE Saint-Père Pie X fut l'enchantement de ma jeunesse sacerdotale. Je me rappelle sa première apparition à Saint-Pierre, le jour de son couronnement pontifical. A peine le peuple l'eut-il vu qu'il le proclama et l'aima comme un saint. Au milieu des incertitudes de la pensée moderne, son magistère fut pour toutes les âmes droites une vive et sûre lumière dans le bon chemin. Ceux qui prétendirent lui en remontrer se perdirent en route ou ne recueillirent que du vent.

Il voulut tout « restaurer dans le Christ » et il posa en effet les bases d'une restauration qui dure toujours, sans craindre les tempêtes, et qui est pour tous les cœurs une joie et un encouragement.

Une plume française, encore vigoureuse et brillante (1), écrivait ces jours-ci quelques pages admirables sur « l'actualité de Pie X ». Quelle vérité et quel charme en ces pages ! « Il séduisait par la noblesse simple du visage et de l'attitude et par le rayonnement d'une bonté qu'on sentait vivante et active. » Pie X, un conquérant parce qu'il se donnait avec ce mouvement souple et constant qui rappelle saint Vincent de Paul, avec ce sourire tantôt ouvert et joyeux, le plus souvent empreint d'une légère et douce tristesse qui était dans les yeux purs de saint François d'Assise.

Et quel glorieux pontificat ! De la préparation du Code de droit canonique, digne à lui seul de rendre immortel le mérite d'un Pontife, à l'élan et à la discipline imposés aux formes les plus variées de la vitalité catholique, individuelle et collective, aux affirmations doctrinales de l'enseignement chrétien sauvé des tentations du siècle, à la piété ravivée en ses sources, à la défense intrépide de la liberté de l'Eglise, notamment en France à une heure tragique et décisive, ces années de Pie X au commencement du nouveau siècle ont vraiment donné une orientation providentielle au mouvement de l'Eglise catholique dans le monde entier. Comme l'écrit si justement Mgr Calvet, « nous bénéficions aujourd'hui de son travail. Comme nous avançons sur un sol affermi, nos progrès, moins prétentieux peut-être, sont plus stables et plus décisifs. Nous savons mieux où nous allons. Nous sommes plus libres ».

Son dernier geste, quand éclata la première grande guerre mondiale, fut de bénir la paix. Sa main continue de donner cette bénédiction. C'est pourquoi la béatification de Pie X fait exulter le peuple chrétien tout entier. Même les yeux de ceux qui « pourtant prient en se taisant » se lèvent devant la nouvelle vision que la Providence prépare pour le réconfort de tous les hommes, symbole d'une vivante réalité qui est la gloire et la force de l'Eglise catholique, Pie XII élevant à l'honneur des autels son immortel prédécesseur Pie X.

Le prélat français qui ajoute un chapitre final au volume d'un illustre académicien termine sur cette belle pensée : « Un demi-siècle est révolu, un demi-siècle qui comptera dans notre histoire spirituelle : le surnaturel a reconquis ses droits sur les esprits et sur les peuples. »

Mgr Ange-Joseph RONCALLI,
archevêque tit. de Mesembria, nonce apostolique.

C'EST dimanche dernier 3 juin qu'a eu lieu à Rome, avec toute la pompe traditionnelle, la béatification du Pape Pie X. A cette occasion peut-être est-il opportun de rappeler les faits saillants de sa vie.

Joseph Sarto naquit le 2 juin 1835, au sein d'une famille de très humble condition, en Italie du Nord, à Riese, dans la province de Trévise. Avec une courageuse ténacité il entreprit de faire ses études et se prépara au sacerdoce. Après avoir exercé le ministère paroissial à Colombo et à Salzano et rempli les fonctions de chancelier d'évêché et de

(1) Cf. Calvet : *Actualité du bienheureux Pie X*, suite du volume réimprimé de René Bazin, *Pie X*. Edit. Flammarion, 1951.

professeur de théologie au séminaire, il fut, en 1884, nommé évêque de Mantoue. Patriarche de Venise depuis 1893 et cardinal, Sarto, après un conclave de quatre jours, fut élu Pape le 4 août 1903, succédant à Léon XIII. Les tâches variées dont il s'était acquitté aidèrent le nouveau Pontife à comprendre par une expérience vécue les besoins que peuvent présenter les multiples activités apostoliques de l'Église. Il prit pour secrétaire d'État le cardinal Merry del Val, à qui il dit en le choisissant : « Nous travaillerons ensemble, nous souffrirons ensemble pour l'amour de l'Église. »

Il est évidemment impossible de résumer ici, même brièvement, toute l'histoire de son pontificat fécond ; nous ne pourrons qu'en indiquer quelques actes principaux, en insistant sur ce qui est de nature à intéresser plus spécialement des lecteurs français. Une vue d'ensemble ferait sans doute apparaître surtout l'œuvre profonde de Pie X à l'intérieur même de l'Église, par sa vigilance énergique sur la pureté de la doctrine et par son zèle pastoral pour promouvoir de toutes façons l'intensité de la vie chrétienne.

C'est ainsi que, grâce à la réprobation de diverses erreurs, la vérité fut mieux mise en lumière. L'encyclique *Vehementer* condamna, le 11 février 1906, la loi dite de *séparation*, du 9 décembre 1905. Sur le « modernisme », condamné par le décret du Saint-Office *Lamentabili sane exitu* du 17 juillet 1907, Pie X publia sa magistrale encyclique *Pascendi dominici gregis* (8 septembre 1907), qui disséquait, comme au scalpel, cet amas d'égarements doctrinaux. Une lettre du 25 août 1910 adressée à l'épiscopat français signalait les déviations du *Sillon*. Le 29 janvier 1914 Pie X approuva la prohibition faite par la Sacrée Congrégation de l'*Index* de certains livres de Charles Maurras et de la revue bimensuelle *l'Action française*, en se réservant de publier le décret quand il jugerait venu le moment opportun ; ce fut Pie XI qui le promulgua en 1926.

Pour le second aspect de l'activité de Pie X, mentionnons le décret *Quam singulari*, du 8 août 1910, sur la communion des petits enfants. A cette occasion fut organisé le pèlerinage si touchant de jeunes communiants venus à Rome remercier le Pape et l'entourer de leur pureté, comme une gerbe odorante de lis. Quel spectacle sublime que cette alliance de l'innocence des enfants et de la sainteté de Pie X ! Tout était blancheur immaculée dans les âmes et joie divine dans les cœurs. Cet épisode inspira au romancier, futur académicien, Henry Bordeaux la charmante histoire intitulée *la Nouvelle Croisade des enfants*. Citons encore la réforme du bréviaire et la restauration du chant liturgique. C'est Pie X qui béatifia notre héroïne nationale, Jeanne d'Arc, et son successeur, Benoît XV, qui la canonisa. Dès le mois de mars 1904 le nouveau Pape avait décidé la codification des lois ecclésiastiques, dont le besoin se faisait vivement sentir ; la tâche principale devait être assumée par le futur cardinal Gasparri, qui avait enseigné pendant de nombreuses années le droit canonique à l'Institut catholique de Paris. Le *Codex Iuris Canonici* ne fut promulgué qu'en 1917 par Benoît XV, mais cette œuvre monumentale était presque achevée à la mort de Pie X et elle suffirait à perpétuer sa mémoire. Dans ce même ordre administratif, la curie romaine fut réorganisée, en 1908, de façon que l'expédition des affaires fût rendue plus pratique.

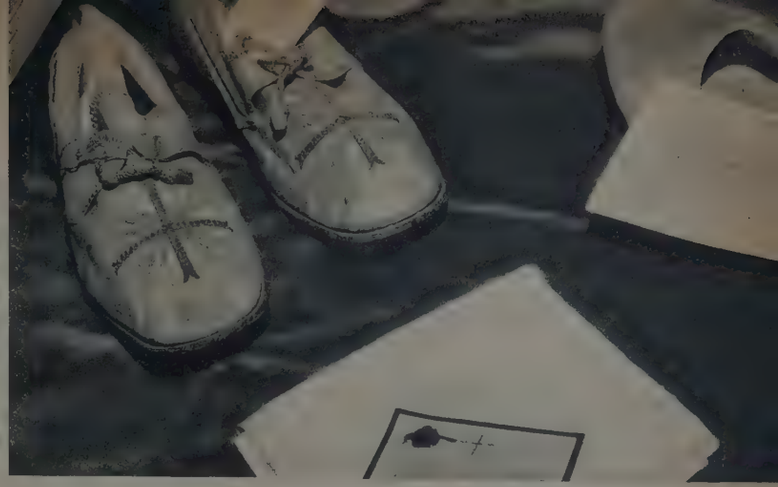
Dans le domaine international, rappelons que Pie X présida, en la personne de son délégué, Mgr Bavona, le double tribunal d'arbitrage destiné à régler les questions litigieuses intéressant le Brésil, la Bolivie et le Pérou au sujet du territoire de l'Acre.

Pie X mourut au début de la première guerre mondiale, le 20 août 1914, profondément affligé de voir ses fils s'entre-tuer. Le deuil de la chrétienté se doubla de la tristesse des tragiques événements qui se précipitaient.

Le bon peuple de Rome, qui gardait fidèlement le souvenir des vertus et de la piété de Pie X, de la simplicité sympathique de ses manières, de la douceur grave de son visage où s'exprimait le charme rayonnant de sa belle âme, aimait à venir prier sur sa tombe, toujours fleurie, dans les grottes vaticanes. Désormais tous les catholiques de l'univers pourront témoigner leur vénération à ce grand serviteur de Dieu, dont l'intransigeante fermeté s'alliait à une bonhomie conquérante, en l'honorant d'un culte public, dans les limites autorisées par l'Église ; ils auront recours à son intercession, afin qu'il les aide à « instaurer toutes choses dans le Christ », selon la devise qui lui était chère, empruntée à l'épître de saint Paul aux Ephésiens, et à obtenir la paix, cette paix qu'il implorait avant de mourir, dans les premiers jours de la grande tourmente...

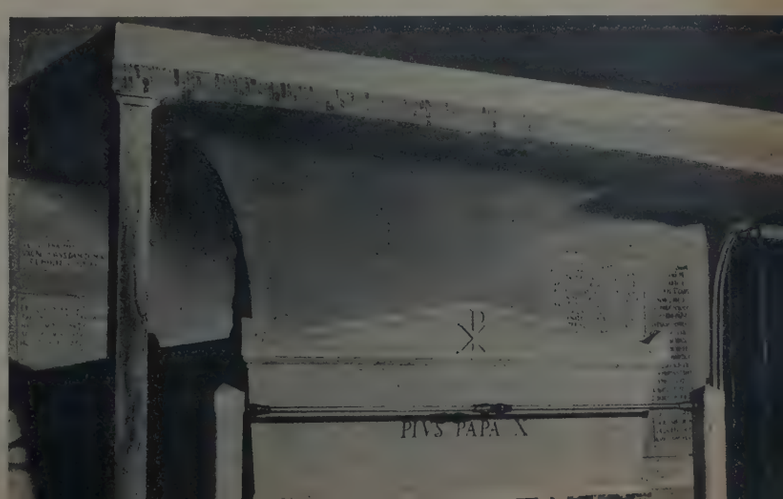
R. Jacquin.

Les trois sœurs du Souverain Pontife, Rosa, Maria et Anna Sarto.



Objets ayant appartenu a S. S. Pie X : des pantoufles et un mouchoir et une pantoufle qu'il portait alors qu'il souffrait d'un rhumatisme.

La chambre dans laquelle naquit le Pape Pie X. Le tombeau du chef de l'Eglise qui vient d'être béatifié a la Cité du Vatican. Il fut ouvert en 1944 et le corps retrouvé en parfait état de conservation.



C'est devant les élégantes constructions du Club House que la foule des amateurs se donne rendez-vous les jours de grandes réunions.

## « L'ÉTRIER »

# CERCLE DE L'ÉLITE

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL D. TRÉ-HARDY

Placée sous le signe de l'art et du sport, héritière des traditions de l'école française, orientée également vers un modernisme compréhensif, la Société équestre de l'Etrier exerce un vif attrait sur la « gentry » parisienne et sur tous ceux qui voient dans la « noble conquête » une source d'élégance et de vertus. Ses buts affirmés se transmettent depuis plus d'un demi-siècle, depuis qu'un brelan de gentilshommes, le comte de Cossé-Brissac, M. René de Gatines, le marquis de la Grange, décidèrent, vers 1895, de reprendre les couleurs azur et argent de l'ancienne Académie royale et de grouper sous leur égide certains de leurs amis. On montait beaucoup à cette époque... Chasses, concours, steeple-chases étaient à l'honneur. L'allée des Poteaux voyait passer « la cour et la ville », et le manège, base de toute équitation, occupait une place importante dans les préoccupations de l'élite. La fondation de l'Etrier vint donc à son heure. Elle répondait à un vœu social, au désir d'exprimer du cheval ce qu'il a de subtil et de grand. Dès ses prémices le cercle est une association vivante refusant de s'enfermer dans le cadre exclusif des relations courantes. Il entend développer cet esprit cavalier dont la pratique assure des rapports courtois, des réussites discrètes non entachées de perfidie. La charité ne perd pas ses droits. On parle encore de cette fête donnée en 1898, en présence du président Félix Faure, au profit des blessés militaires, répétition d'un carrousel fameux du manège impérial de Vienne, auquel le comte de Cossé-Brissac avait été prié. 1903 voit les premiers rallyes, les reprises de haies. En 1909 une main sera tendue à la jeunesse par la création de la coupe-challenge des sociétés équestres de Paris. Voici bientôt les fêtes du Manège, l'équipage de « drags ». Après la guerre 1914-1918 la charmante réalisation de la porte Dauphine succède au Tatterssal de la rue Beaujon. 1931 est marqué par l'acquisition du terrain d'obstacles actuel de la route de Madrid. 1945 : concours, championnats, manège, à nouveau.

L'Etrier est actuellement présidé par le duc de Talleyrand et Valençay. MM. Dupendant et Viguier en sont les vice-présidents. Parmi les membres du comité figurent le commandant Clavé, MM. Gamelin, Hollier-Larousse, le comte de Maillé, MM. Rothé, Salmon, de Vergie. Le colonel de Rolland a le titre de directeur.

La tenue est noire. Col et parements en velours bleu de France. Gilet mastic. Culotte blanche, bottes noires. Les boutons dorés sont timbrés d'un étrier enrubanné. Comme coiffure, la toque de chasse est d'usage en obstacles. Par contre, au manège, les jours de gala, on arbore le chapeau haut de forme ; bottes vernies, gants blancs, cravache d'écuyer sont aussi de rigueur. Les femmes portent un ensemble identique.

Le concours hippique tient une grande place dans l'activité générale. Les réunions ont lieu sur les greens de Madrid, dans ce décor de gravure anglaise dont le Tir aux Pigeons souligne l'arrière-plan. Club-house, parterres de fleurs sont disposés pour le plaisir des yeux. La note est celle d'une garden party de château. Toutefois, depuis que la Société hippique française

Ci-dessus : Mlle Cancre (de profil) et Mlle Beghin.
Ci-dessous : voici MM. d'Orgeix et Du Breuil.

y organise ses épreuves, l'ambiance est devenue plus tumultueuse. Ce ne sont pas les jours de coupe, alors que la foule des habitués cerne les délicates installations du club, qu'il faut apercevoir ce lieu d'élection. Allons-y en fin de matinée, lorsque cavalières et cavaliers sèchent leurs chevaux après l'entraînement. On y surprend Mlle Cancre, les rênes longues, venant de faire sauter Aiglon. Mlle José Bonnaud termine un trotting méthodique, tandis que sa sœur « pose à plat » après un galop concentré. Voici M. Perron, aux allures vives. Parfois Mme Villenave vient y voir passer un « jumper » d'avenir. Le commandant Clavé, prestigieuse cravache d'avant guerre, muscle un jeune sujet ; si l'on évoque ses succès probables il sourit. Mme Trubé, Mlle Camelin, Mlles Balet et Ducornet parlent d'un déplacement : Nord ou Ouest ?... La « terre » du Touquet est redoutable, d'autres craignent les verticaux bretons. Midi, l'heure du bar de fortune. Des amis se joignent aux groupes pied à terre. On discute ferme, mais il n'est pas tellement question d'obstacles. Quelques bonnes histoires circulent de proche en proche. On vante les mérites des « cracks ». Bientôt les autos emporteront vers le centre ces sportifs saturés d'action.

Parallèlement à ces manifestations d'extérieur,

M. Salmon sur Zéphyr, beau modèle appartenant a M. Rothé, salue le jury.

M. Dupendant, vice-président du cercle de l'Etrier. Ci-dessous : M. Jonquières d'Oriola.

Entre deux épreuves, les élégantes en somptueuses robes du soir aiment a venir flatter les fines bêtes de race. C'est l'intermède charmant d'une soirée exceptionnellement brillante.

Voici, a gauche, Mlle Luchaire, une cavalière de dix-sept ans. A droite, ce groupe d'aimables jeunes femmes portent avec cranerie la tenue a boutons dorés du club et la toque de chasse.

La comtesse Pinci, en selle ici sur Bouton d'Or, exige de ses chevaux une parfaite obéissance.

La fête annuelle inscrit a son programme des attractions telles que ce numéro de chiens savants.

Le commandant Navarre présente avec une remarquable autorité son cheval · Victorieux B.

Le Tout-Paris mondain se presse a la soirée de gala donnée chaque année au manège. Le vice-président, M. Raoul Dupendant, montant Sigurd, un magnifique et docile bai brun.

les reprises du manège de la porte Dauphine brillent d'un vif éclat. Une progression étudiée les divise en deux séries. L'une, volontairement simple, s'adresse aux néophytes ; l'autre, abordant la haute école, exige une équitation supérieure. Un cycle d'instruction basé sur les progrès acquis s'étend sur l'année entière. L'atmosphère du manège est empreinte de solennité. Il est d'usage de travailler dans le silence et d'observer les règles de politesse qui nous viennent d'autrefois. Les membres s'exercent en vue des séances officielles, parfois sur les indications de l'un d'eux, le commandant Aublet, ancien écuyer de Saumur. M. Dupendant, vice-président, produit Sigurd, magnifique bai brun, mâchant son mors, donnant tout à la fois une impression de soumission et de gaîté. M. Salmon sort de piste ; il a monté Zéphir, un beau modèle appartenant à M. Rothé. M^lle Luchaire n'a que dix-sept ans, ses chevaux sont calmes et partent au galop sans se traverser. M^me Westein excelle dans les présentations brillantes. La comtesse Pinci recherche obéissance et discrétion. M. Le Géron passe la porte, suivi de M. Montézin. Quel est ce « passage » relevé ? Celui de Shah Names, « mis au bouton » par M. Rothé.

Une fête annuelle, dite fête au manège, entrecoupée de divertissements équestres, mettra le point final a tant de variété. Le Tout-Paris se presse alors porte Dauphine. Dans les tribunes, robes du soir et plastrons blancs concourent à donner ce style « grand monde » qui est celui de l'Etrier.

*Ce fut de l'élégance et ce fut de la joie,*
*De beaux chevaux flattés au col par des gants [blancs.*

Tous les ans la somptueuse vision se renouvelle.

*L'ART DU LIVRE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE*

# CLIO TYPOGRAPHE

PAR FLORIAN LE ROY

Clio hante la Galerie Mazarine pour un de ces instants exceptionnellement heureux qui rassemblent, comme le rayon vert, toutes les composantes de la perfection. L'Imprimerie nationale y présente une exposition : « l'Art du Livre, des origines à nos jours ». Inséparable du passé par son caractère, il lui a été permis d'innover, puis de maintenir une tradition. Elle invite à se pencher sur les origines d'un des plus beaux métiers. L'évolution de l'art graphique en France représente une véritable épopée, et pas d'épopée sans imagerie. Des bibliothèques, pour l'occasion, sont sortis les livres les plus rares ; des musées, les portraits et les estampes ; des archives, les documents qui assurent le pittoresque et l'authenticité.

Qu'elle apparaît passionnante cette aventure parallèle de notre patrie et d'une invention qui va bouleverser le monde ! On tenait encore secret le berceau du « nouvel art d'imprimer en lettres de métal » que Charles VII avait dépêché à Mayence un graveur de la Monnaie. Mais c'est un prieur de la Sorbonne, Jean Heynlin, dit de la Pierre, à cause de Stein, son lieu de naissance dans le pays de Bade, qui en 1470 fait venir à Paris trois typographes. Ils ouvriront la première imprimerie parisienne, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Soleil d'Or. Les nouveaux venus jouaient une partie difficile. Leurs possibilités de diffusion en faisaient de redoutables concurrents pour les scribes, jaloux de leurs antiques privilèges.

Aussi durent-ils ménager les transitions et ruser pour séduire les rares bibliophiles du temps, le roi et les seigneurs du rang d'un René d'Anjou, d'un duc de Bourbon, d'un comte de la Marche. A ceux-ci, tout en ménageant leur part à la lettre imprimée et à la gravure sur bois, ils réservaient des tirages sur vélin, enluminés à la façon des manuscrits. La mise en pages et la graphie, cette bâtarde fignolée par les scribes, doivent tout encore aux maîtres gothiques. Le miniaturiste et l'imprimeur font peu à peu cause commune, et ils auront droit aux mêmes honneurs sous Charles VIII. Avec la Renaissance, la découverte de l'antiquité et la vogue de l'italianisme, la typographie cependant va prendre sa valeur d'art définitive.

En 1518 revenait pour la deuxième fois d'Italie un érudit qui exerça une influence capitale sur l'avenir du livre français. Ce Geoffroy Tory, né à Bourges vers 1480, avait eu l'idée d'appliquer ses études épigraphiques à la typographie. Après avoir été professeur à Paris, puis correcteur chez Henri Estienne, il composa, reçu libraire, l'extraordinaire *Champfleury*, premier document de l'historiographie de la lettre.

Ce n'est pas le moindre attrait de l'exposition que de révéler au public l'importance de la typographie dans l'évolution du livre. On verra chaque époque demander son style au graveur de poinçons.

Cet artisan, encore méconnu, n'a pris d'ailleurs conscience de son rôle qu'au moment où François Ier posa le principe d'une typographie officielle en acquérant, pour la couronne et son trésor, une première collection de types.

En 1538 le monarque venait de fonder le corps des lecteurs royaux, origine lointaine de notre Collège de France, pour l'enseignement du latin, du grec et de l'hébreu. Afin de munir cet institut d'un matériel digne de sa mission, le souverain dote de privilèges des imprimeurs spécialisés : si Denis Janot est imprimeur du roi pour les impressions en langue française, Conrad Neobar est nommé pour le grec. Son titre passera au célèbre Robert Estienne, et celui-ci fera exécuter par Claude Garamond les merveilleux *Grecs du Roi*.

Les premiers typographes devaient tout faire par eux-mêmes : dessiner, graver, frapper, fondre les caractères ; besognes qui sentaient l'improvisation et dont on se déchargeait sans doute sur un simple employé de fonderie.

Or la dernière ligne de l'épitaphe composée par Nicolas Catherinot pour Geoffroy Tory affirme : *Et Garamundum calcographum principem educuerit.*

Claude Garamond n'habitait pas seulement, en 1544, la maison même, rue Saint-Jacques, où l'auteur du *Champfleury* avait placé son enseigne, « le Pot cassé », il exaltait l'enseignement du maître. Devenu « tailleur de caractères du roi », il plaidait que le graveur « garnit de plumes le nid des éditeurs et apporte du miel à leur ruche ».

Travail d'entomologiste, travail à la loupe, le métier de graveur de poinçons ne le cédait pas à celui du joaillier, qui ciselait des « combats de Titans » au pommeau d'une dague.

Au sommet d'une petite tige d'acier le graveur, du tranchant de son échoppe affilée comme un bistouri, dégage les reliefs du caractère. Pour les *Grecs du Roi* Garamond a tenu ce défi de reproduire dans le métal, avec toutes leurs fioritures, les groupes de lettres que calligraphiait le Crétois Ange Vergèce, « scriptor » à la Bibliothèque royale de Fontainebleau.

Si François Ier avait créé une typographie d'Etat, le cardinal de Richelieu, cinq ans après l'Académie française, songea, en 1640, à établir « une manufacture royale d'imprimerie pour relever en France le prestige de l'édition ». Les imprimeurs, acquis aux idées de la Réforme, avaient pour la plupart émigré.

Le nouvel établissement acquit de Jean Jannon, marchand libraire et imprimeur, des frappes de romain ; Richelieu rappela de Rome le Poussin pour lui demander des frontispices, des bandeaux, des lettres grises, des culs-de-lampe, toute une ornementation qui met en valeur l'accord de la typographie et de la taille-douce.

Mais, soucieux de la propagande à l'intérieur du royaume et surtout à l'étranger, le cardinal ne pouvait que déplorer la pénurie de l'imprimerie du Louvre en caractères orientaux.

Le Saint-Siège, pour la propagation de la foi ; les Médicis, pour le négoce, en avaient doté des ateliers réputés. Il fallut que mourût, en 1628, l'érudit Savary de Brèves. Ambassadeur à Constantinople, il avait fait graver, d'après les manuscrits les plus rares, une collection de poinçons turcs, arabes, persans, syriaques. Les héritiers la mettant en vente, Louis XIII, pour écarter la surenchère et aussi la convoitise de l'Angleterre et de la Hollande, chargea un imprimeur, Antoine Vitré, de s'en rendre secrètement acquéreur.

Ces types, qui évoquent les dessins des tapis ou des armes damasquinées, formèrent le noyau de la typographie orientale dont l'Imprimerie nationale est justement fière.

Si à partir de 1640 la technique du livre, telle qu'elle apparaît dans les premières éditions des ateliers dirigés par Cramoisy, participe du goût général pour le style ornemental, ce choix ne se justifie-t-il pas admirablement dans la Galerie Mazarine, garnie de ces tapisseries, de ces cuivres, de ces tailles-douces, de ces portraits qui se complétaient ? Chaque date mémorable, fête, cérémonie, fondation était éternisée dans la bibliothèque du roi par des in-folio.

Louis XIV, enfant, a crispé sa main sur le levier d'une presse hollandaise dans la galerie de Diane, le jour où l'on commençait de tirer les *Mémoires de Messire Philippes de Comines*. A l'apogée de son règne, quand on lui dédie des sites, des monuments, il veut durer, comme il a construit Versailles, par une typographie architecturale. La commission, dont il confie la présidence à l'abbé Jaugeon, ne va pas manquer de compliquer les épures d'un alphabet géométrique, mais Philippe Grandjean, le graveur du roi, les interprétera avec sa finesse et sa mesure de gentilhomme bourguignon.

S'employant dans l'infinitésimal, l'art du graveur n'a que faire du système métrique. Il avance au jugé, et son instinct ne le trompe pas, malgré son perpétuel souci d'invention. Les nouveaux *Types du Roi*, toujours employés parce que inséparables du génie français, furent éprouvés en 1702 pour l'impression des *Médailles des principaux événements du règne de Louis XIV*. Cet ouvrage rassemblait, avec des encadrements, des fleurons, des culs-de-lampe, deux cent quatre-vingts médailles, presque toutes dessinées par Coypel et reproduisant la collection, frappée dans l'or par Mauger, de l'*Histoire métallique de Louis XIV*.

Comme les directeurs de l'Imprimerie royale, dont certains, les Anisson, fondèrent de véritables dynasties, les graveurs du roi jouissaient du droit de survivance. A Grandjean succéda son gendre, Alexandre ; à celui-ci, son gendre, Louis Luce. L'éclat du créateur du *Romain du Roi* éclipsera ses successeurs. Cependant Alexandre, par ses prouesses dans l'exigu, comme la *Sédanoise* et la *Perle* ; Luce, par sa ronde, paraphes du lucide orgueil d'une ère de financiers, et surtout par les puzzles de ses vignettes, font pénétrer l'air du siècle dans une institution officielle comme l'Imprimerie d'Etat.

L'art influence la mode, ou réciproquement. Comment ne pas s'en convaincre en apprenant qu'à l'époque où la manie des chinoiseries sévissait dans la décoration l'Académie des inscriptions et l'imprimerie du Louvre en profitaient pour faire graver cent dix mille caractères chinois ?

Et si sous le Consulat on se meuble à l'égyptienne, le général Bonaparte a profité de la réorganisation, en 1790, du fonds oriental de l'établissement d'Etat pour faire suivre le corps expéditionnaire d'une imprimerie volante.

Les poinçons d'hiéroglyphes ont une richesse de bijoux un tantinet maléfiques dans leur éclat noir ; toutes les autres collections de caractères orientaux, assemblés au hasard des grandes découvertes du XIXe siècle, montrent de quelle utilité peut être pour la science l'art du graveur de poinçons.

Renan rentre de sa campagne de Phénicie. Il a déchiffré, copié des quantités d'inscriptions. Il ne dirait pas que de tous ses ouvrages celui qu'il préfère est le *Corpus inscriptionum semiticarum*, toujours continué par l'Imprimerie nationale, si le graveur n'avait tout de suite transposé dans l'acier de Suède l'alphabet reconstitué par le linguiste.

Coups de griffe du cunéiforme, calligraphie éthiopienne qui chope mollement contre les fibres du latanier, textes sanscrits qui font penser à des défilés de porteuses de corbeilles, arabesques chorégraphiques de l'écriture cambodgienne, tout le mystère et le charme des civilisations figurées par leur graphisme nous sont restitués par le graveur de poinçons.

D'une mission administrative, l'Imprimerie d'Etat a su ainsi, au long des âges, faire un panorama extraordinairement suggestif : une histoire de France et de l'expansion française par le livre.

Quand, à Versailles, la marquise de Pompadour s'amusait à apprendre le dessin de Boucher, la gravure de Cochin, ces artistes illustraient les ouvrages édités par l'Imprimerie royale ; Isabey, Deveria ont donné le meilleur d'eux-mêmes à l'établissement, comme les Champollion, les Silvestre de Sacy, les Rémusat, les Burnouf et tous les philologues.

Qu'on ne soit pas surpris si, au début de ce siècle, le même établissement a permis à un Vollard d'inaugurer l'édition moderne.

Mais si l'illustration était demandée aux artistes des tendances les plus nouvelles et les plus opposées, les caractères ne pouvaient être choisis que dans cette collection de poinçons, classée naguère monument historique.

La typographie officielle n'emprunte rien au fugace feu d'artifice, mais, procédant d'une sélection séculaire, elle acquiert l'autorité du classicisme. Qu'elle s'appuie sur le trait le plus pur, le *Romain du Roi*, ou qu'elle ait recours aux effets de joaillerie des *Grecs* de Garamond, de Jehan Fouquet à Raoul Dufy, de Jean Bourdichon à Maurice Denis, du Poussin à Dunoyer de Segonzac et à Decaris, le miracle d'équilibre et d'unité est assuré.

# UN INÉDIT DE BENJAMIN CONSTANT

SAINTE-BEUVE écrivait en 1835 : « Benjamin Constant a laissé un roman qui fait suite à *Adolphe*, mais cela devient de plus en plus clairement son histoire. L'héroïne du nouveau roman est Charlotte, sa femme ; à la bonne heure ! mais ce ne peut être publié que plus tard ! »

Ce « plus tard » a beaucoup tardé. Le roman en question vient seulement de paraître en librairie pour la première fois. Il s'agit moins d'un roman proprement dit que d'un récit autobiographique.

Quelle histoire ? D'abord celle de la liaison de Benjamin Constant avec Mme de Staël. Dans quelle mesure cet amour était-il déjà la source du roman d'*Adolphe* ? On en disputera aussi longtemps que la critique cherchera à reconnaître les filiations entre la réalité vécue et la fiction littéraire. Dans *Cécile* (un vol., Gallimard), au contraire, c'est à peine si la réalité est transposée. Mme de Staël y reçoit le nom de Mme de Malbée, et c'est toute la différence. Rien de changé, quant au reste : la rencontre des deux amants, leur liaison, leurs querelles, et surtout les orages d'avant la rupture, quand Benjamin va épouser Charlotte, c'est-à-dire Cécile dans le récit romancé auquel Constant a donné ce nom. Voici en quelques mots cette petite tragi-comédie amoureuse.

« Ce fut le 11 janvier 1793 que je fis connaissance avec Cécile de Walterbourg, aujourd'hui ma femme. » Ainsi commence le petit roman inédit qui vient d'être tiré d'un demi-oubli. Cette Cécile, donc, était une Charlotte, née de Hardenberg, mariée alors au baron de Marenholtz. C'est à Brunswick que Benjamin Constant la connut. Il était marié lui-même à une femme que, dit-il, « j'avais épousée par faiblesse, que j'avais aimée par bonté d'âme plus que par goût... » Cette femme le trompait, d'ailleurs, et l'auteur de *Cécile* ne nous le cache pas. Il avait lui-même une maîtresse, à qui s'ajouta bientôt une autre, cette baronne de Marenholtz, une Allemande sentimentale, qui se jeta à la tête de Benjamin. Certaines lettres de celui-ci en disent là-dessus plus long que le roman. « Tandis que je déclarais, a-t-il écrit, n'avoir que de l'amitié, on voulait à toute force m'épouser, sans attendre ni divorce ni arrangement quelconque. » De fait, Charlotte deviendra un jour la seconde femme de Benjamin. Mais sans attendre le double divorce on patienta, en marge des épousailles. Et puis on se perdit de vue près de douze années.

Charlotte, durant cette séparation, n'avait pas renoncé à celui qu'elle aimait. Divorcée du baron de Marenholtz, elle avait même essayé de rejoindre Benjamin. Elle n'avait pas pu l'atteindre. Alors, faute de pouvoir se passer d'un mari, probablement, elle en avait épousé un autre, le vicomte du Tertre, qui, dans le roman de *Cécile*, s'appelle le comte de Saint-Elme.

Benjamin, lui, dans le même temps, ayant divorcé aussi, avait rencontré la tumultueuse Mme de Staël. On sait bien que celle-ci n'était pas jolie, qu'elle avait un aspect un peu hommasse, que ses beaux bras étaient ce qu'il y avait de mieux dans ses charmes opulents. Mais on sait aussi, et Benjamin Constant en fit rapidement l'expérience, quel pouvoir avait son tempérament endiablé. « Son esprit m'éblouit, sa gaîté m'enchanta, ses louanges me firent tourner la tête. Au bout d'une heure elle prit sur moi l'empire le plus illimité qu'une femme ait peut-être jamais exercé. » Il y avait plusieurs années que Benjamin était tombé sous cet empire quand Charlotte reparut.

Le contraste entre les deux femmes joua en faveur de la plus effacée. Ce n'était pas une maîtresse de tout repos que Germaine de Staël. Le repos, c'est à quoi Benjamin soupirait parfois. Il en vit la promesse du côté de Charlotte. « Je sens qu'une union avec elle serait le repos de ma vie », note-t-il dans son *Journal intime*. L'histoire est évoquée, avec plus de détails que dans l'arrangement romanesque de *Cécile*, dans la récente biographie qu'a donnée M. Arnold de Kerchove, *Benjamin Constant ou le libertin sentimental* (Albin Michel). L'obstacle était que Charlotte demeurait encore comtesse du Tertre. Mais son second mari tenait moins à elle qu'à sa fortune, et il était prêt à la céder à un troisième, pour peu qu'on sût entrer dans ses raisons. « Il feint, écrit son biographe, d'être jaloux et menace de faire du scandale pour qu'on mette plus de prix à sa complaisance... Après bien des palabres le mari et l'amant s'entendent sur un prix. » Ce sont là des choses ennuyeuses. Mais les tourments sont d'un autre côté : du côté de Coppet, où l'impérieuse Germaine, avertie du péril, va se déchaîner.

La tranquillité d'un bon mariage n'était pas ce que la douce Charlotte offrait de moins tentant. On le vit bien quand la bouillante Germaine imagina de surenchérir en faisant aussi une offre matrimoniale. Benjamin (c'est du moins la version qu'il donne dans *Cécile*) eut l'esprit de la prendre au mot : marions-nous, répliqua-t-il, mais sans attendre un seul jour. Ce fut une scène de tragédie. Mme de Staël appela ses enfants : « Voilà, leur dit-elle en leur montrant Benjamin Constant, l'homme qui veut perdre votre mère en la forçant à l'épouser. » Toutes les pages du roman n'ont pas cette violence, d'ailleurs mélodramatique. C'est plutôt dans l'ambiguïté qu'on s'achemine vers le dénouement, qui n'en est pas un : puisque l'ouvrage inachevé nous laisse en suspens avant que l'auteur ait épousé Cécile — toujours selon l'histoire vraie, qui est que Benjamin fit de Charlotte sa seconde femme.

Tel est l'apport de ce petit livre, ressuscité après cent quarante ans, à l'histoire plus ou moins anecdotique des amours des hommes célèbres. La biographie de Benjamin Constant en recevra assurément quelques traits un peu plus précis. Quant au roman lui-même, qu'ajoute-t-il dans nos bibliothèques ? Un ouvrage sur le rayon d'*Adolphe*, aussi mince, et, s'il faut l'avouer, aussi décevant.

## ★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

# POURQUOI S'ÉCRIT-ON ?

POURQUOI s'écrit-on ?

Je me posais la question en lisant la correspondance — que l'on vient de nous livrer — entre la princesse Bibesco et l'abbé Mugnier. Onze ans de dialogue régulier, d'interrogation et de réponse familière, d'échange, d'amitié. Car je crois que c'est encore l'amitié qui mérite ici la première place : *la Vie d'une amitié*. Ce titre n'a pas été choisi au hasard par l'éditrice. Et l'amitié ne pouvait être de qualité banale entre l'auteur de *Catherine Paris* et cet étonnant littérateur en soutane dont le moindre titre de gloire n'est pas d'avoir réussi la conversion d'Huysmans ! D'autant qu'on la voit peu à peu s'élever jusqu'à la communication d'âme...

Je me posais la question et j'avais la réponse toute prête : ceux-là s'écrivaient « pour continuer la conversation » — pour y ajouter aussi ce qu'on ne fait souvent qu'effleurer, de bouche à oreille. Plus gravement.

Ceux-là, certes. Mais tous ?

Car si l'exercice est de tous les temps, la publication restait jusqu'ici soigneusement posthume.

Quelqu'un a bien senti ce tournant comme un mode récente : Robert Mallet, à qui revenait le soin redoutable de présenter le recueil des lettres Gide-Claudel. « Sans doute, notait-il, est-ce la première fois que deux écrivains — et qui plus est deux écrivains d'une renommée prestigieuse — acceptent de laisser publier de leur vivant la correspondance qu'ils ont échangée. » Il s'en tirait en distinguant les « lettres-miroirs » et les « lettres-bornes » : les premières refléteraient simplement la fluctuation des épistoliers ; les secondes jalonneraient un itinéraire.

Il me semble qu'il y a plutôt lieu de distinguer trois sortes de correspondants : ceux qui écrivent pour l'autre ; ceux qui écrivent pour soi ; ceux qui écrivent pour les autres.

Les lettres dont je viens de parler relèvent de la première catégorie. A ce titre qu'importe que l'un des interlocuteurs ait pris sur lui de dévoiler la conversation ! Il a la confidence : elle peut être émouvante, et la figure de l'abbé Mugnier gagne à se dégager des « bons mots » dont l'accablèrent si souvent les salles de rédaction. Impudeur, non. Les auteurs de la deuxième catégorie nécessitent plus de précaution. Et j'en reviens au cas Claudel-Gide.

D'abord pour montrer que le dialogue rentre bien dans ce tiroir étroit de ma classification. On pourrait croire, en effet, que Paul Claudel écrivait pour convertir André Gide ; Gide, pour se défendre des investigations claudéliennes. Il n'en est rien. En fait, les textes montrent qu'aucun d'eux n'a jamais compris l'autre : la *Correspondance* est un immense dialogue de sourds — de sourds soucieux de justifier leur position à leurs propres yeux. Après la rupture violente de 1914 et le silence définitif de 1926 chacun d'eux se fixera ; ni plus ni moins fermé, mais silencieux. Ils deviendront, à leurs yeux respectifs, l' « empoisonneur » et le « marteau-pilon ».

Reste à savoir si ces « épistoliers pour soi » ont eu raison de vider précocement leurs tiroirs.

On peut répondre qu'ils l'envisageaient depuis longtemps.

Qu'ils l'envisageaient, nous en avons la preuve : André Gide garda des brouillons, conserva des réponses, se fit même retourner certaine confession. Paul Claudel en fit autant : c'est le tremblement de terre de Tokio qu'il faut accuser si nous avons des manques dans nos archives. Tenez : rappelez-vous ce que Gide écrivit en préface au *Gœthe* de Marcel Drouin : « C'est Roger Martin du Gard qui nous fit prendre l'habitude de dater nos lettres... Que ces lettres pussent devenir plus tard des documents de quelque importance, c'est ce dont, en ce temps, nous ne nous doutions guère. » Littérateurs !

Et j'en viens tout naturellement à ceux qui écrivent pour les autres. Le genre — paradoxalement — tend à disparaître. C'est sans doute qu'il est remplacé.

Si l'on en cherche un tel exemple, je pense qu'on peut le découvrir dans la correspondance de Descartes. Lisez cette lettre au Père Mersenne : « Je dois réponse à trois de vos lettres, l'une du douzième novembre, les autres des quatre et dixième décembre, et j'ai reçu ces deux dernières en même jour. En la première vous demandez pourquoi un arc ou ressort perd de sa force lors qu'il est fort long-temps tendu, dont la raison est facile par mes principes... Pour l'inertie... » etc. Il y en a comme cela quatorze pages ! Je ne sais pas comment se pratique encore la correspondance scientifique, mais je gage qu'aujourd'hui René Descartes eût instruit le Père Mersenne en lui envoyant son dernier article, la copie d'une note à l'Académie ou qu'il lui eût proposé de lui parler du ressort et de l'inertie au prochain congrès international de mécanique. Tant il est vrai ici encore que la correspondance est une forme atténuée et naturelle de l'imprimerie.

J'ai dit que cette troisième forme se perdait. Je n'en suis pas si sûr. C'est Louis Pauwels, je crois, qui m'a récemment confié avoir reçu d'un écrivain la copie dactylographiée de ses dernières lettres d'amour. Il ne s'agissait pas de Jouhandeau, et Pauwels feignit charitablement d'avoir oublié son nom.

Quand je pense que je me demandais pourquoi l'on s'écrit !

CI-DESSUS, Mme VOLTERRA SUIT LE GALOP D'ESSAI DE SON CHEVAL LE VENT. CI-DESSOUS, MRS. GULAM HUSEIN, DE CEYLAN. SON CHALE ÉCLATANT FUT FORT REMARQUÉ.

A GAUCHE, LA REINE ET LES PRINCESSES AVEC LORD ROSEBERRY. A DROITE, MYSTERY IX, AMENÉ EN AVION.

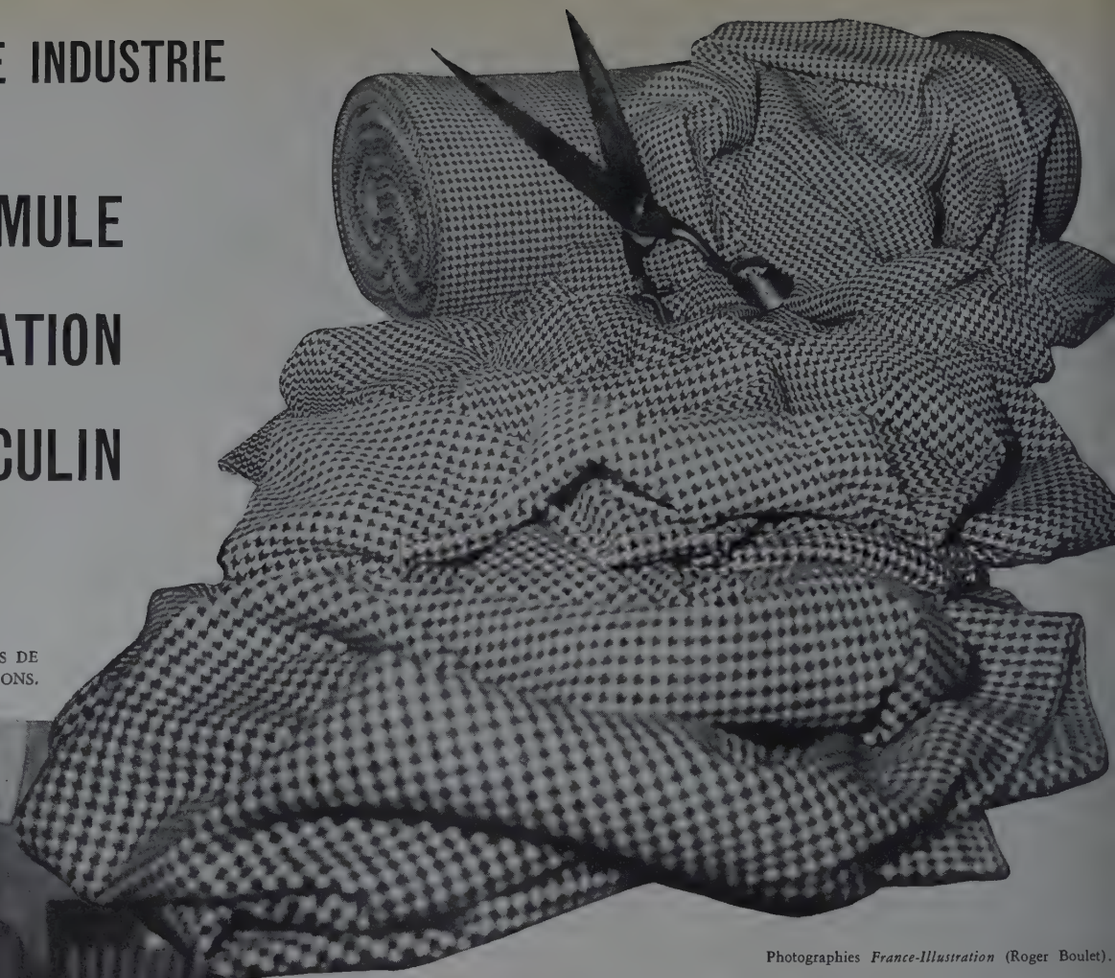
# DEVANT 900.000 SPECTATEURS ARCTIC PRINCE ENLÈVE LE DERBY D'EPSOM

TRENTE-QUATRE concurrents se sont présentés pour disputer le classique Derby. Une foule, qu'on estime à 900.000 personnes, avait fait le déplacement d'Epsom et, sauf le souverain, légèrement souffrant, toute la famille royale était venue assister à la grande épreuve. Le résultat n'a pas été heureux pour les favoris, et c'est un outsider, parti à 28 contre 1, Arctic Prince, qui l'a emporté de six longueurs. Des chevaux français, Le Tyrol, à M. Strassburger, est quatrième, Le Vent, à Mme Volterra, sixième, et Nyanga, à M. Boussac, septième. Le vainqueur, qui appartient à M. McGrath, est fils d'un crack français, Prince Chevalier.

ARCTIC PRINCE, MONTÉ PAR SPARES, GAGNE DE LOIN TANDIS QUE LA SECONDE PLACE EST FORT DISPUTÉE.

# TRANSFORMATION D'UNE INDUSTRIE

# UNE NOUVELLE FORMULE DANS LA FABRICATION DU VÊTEMENT MASCULIN



LE MODELLISTE EST L'INTERPRÈTE DES TENDANCES DE LA MODE, DONT SON GOUT PRÉVOIT LES FLUCTUATIONS.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

EN HAUT A G., LE CHOIX DES TISSUS. LE COUPEUR AU TRAVAIL. AU-DESSOUS, L'ATELIER PRINCIPAL. LES GABARITS DES VÊTEMENTS SONT ÉTABLIS GRANDEUR RÉELLE. EN BAS DE LA PAGE, LA MACHINE A CONFECTIONNER LES BOUTONNIÈRES ET LA « PRESSE »

DEPUIS quelque temps les magasins de vêtements masculins se multiplient sous cette enseigne : *Ready to wear,* prêt à porter... Mais, attention ! non point vêtements de confection ; ces vêtements sont destinés, au contraire, à la satisfaction de clients pour qui la confection est dépourvue d'attraits.

— Comment êtes-vous parvenu à cette formule ? demandions-nous à l'un des dirigeants d'une entreprise qui s'est spécialisée dans le « prêt à porter ».

— Par une transformation des méthodes industrielles. Et si vous voulez en juger par vous-même, venez un jour visiter notre fabrique.

Visite que nous fîmes en compagnie d'un des principaux collaborateurs de la maison, guide aussi sûr qu'aimable. Elle ne nous imposa pas un long déplacement. La manufacture, en effet, est installée en plein centre de Paris et l'on est quelque peu surpris de trouver en cet endroit inattendu de vastes et clairs locaux où travaillent plusieurs centaines de personnes.

La première condition, nous expliqua le technicien qui nous accompagnait, est de disposer d'une matière première abondante et excellente. Des achats massifs de draperies françaises et anglaises, choisies parmi les plus belles qualités, sont faits par la fabrique. Le goût est le guide en l'occurrence, et aussi cette espèce de sens spécial qui permet de prévoir ce qui va plaire. Les pièces sont rangées dans un large hall. Avant d'être envoyées aux ateliers elles sont minutieusement vérifiées. Le même souci est apporté au choix des fournitures.

En possession d'un stock d'étoffes, la maison va maintenant passer à l'exécution.

La rapidité de cette exécution est évidemment un des facteurs principaux du résultat désiré. Aussi les très nombreuses opérations qui se succèdent jusqu'à l'achèvement du vêtement sont-elles soigneusement minutées et les temps jugés nécessaires pour chaque opération doivent-ils être strictement

« tenus ». On sait quelle importance a prise dans les usines américaines l'analyse des temps de travail et les conséquences heureuses qu'elles a eues sur la production. Ici nous nous trouvons en présence d'une méthode analogue. Elle permet le travail « à la chaîne », qui combine, dans le cas qui nous occupe, le travail à la machine et le travail à la main et qui exige un personnel spécialisé.

Ce système, contrairement à ce qu'on pourrait supposer, n'annihile pas toute initiative. Au contraire, la direction accueille volontiers les « idées » qui lui sont apportées. Elle laisse à ceux qui ont la responsabilité d'animer le personnel certaines responsabilités et elle veille qu'aux divers échelons le plan général qu'elle établit soit clairement interprété. Le but : rapidité et qualité du travail, doit toujours être présent à tous.

Quand on parcourt l'usine on trouve, non loin des ateliers de coupe, le bureau du chef de fabrication. Les modellistes sont ses collaborateurs immédiats. Il leur donne ses directives en fonction des tendances de la mode, ces fameuses « tendances » qui varient peu ou prou chaque saison et que le goût et l'expérience permettent de saisir. Et l'acheteur ? Bien entendu, il a voix au chapitre. Les statistiques de vente des magasins de détail sont étudiées attentivement et les suggestions de la clientèle, examinées.

Voici donc un modèle au point. Il s'agit alors d'établir des patrons pour toutes les tailles. C'est là un point capital, car c'est grâce à cette multiplicité de « types » de vêtements que le client peut être assuré d'en trouver un qui lui donnera immédiatement satisfaction ou qui n'appellera en tout cas qu'un minimum de retouches. Il faut donc prévoir des longueurs très variées et aussi une adaptation aux diverses conformations physiques. Un client peut être plus ou moins voûté ; il peu être fort sans être obèse. Le magasin de vente doit lui offrir ce qui lui convient.

Les patrons ayant été établis, les traceurs prépareront sur des cartons forts, et grandeur naturelle, les gabarits qui leur correspondent. N'oublions pas le préparateur, qui consigne sur des fiches les essais effectués et tous les renseignements désirables, de manière que soient enregistrées avec exactitude les indications utiles à la bonne marche du travail. Celui-ci est alors confié aux ateliers, où la maîtrise a pour tâche principale de veiller que dans les délais prévus l'exécution soit assurée mais toujours avec le souci d'obtenir un fini irréprochable.

Ici interviennent à la fois la machine et la spécialisation. Le personnel travaille avec précision et régularité. Chacun répète un nombre très limité de gestes simples. Il acquiert ainsi par cette répétition constante de la même opération une remarquable dextérité. Au fur et à mesure qu'il s'accomplit, le travail, à ses différents stades, est vérifié par les surveillants d'atelier.

Les machines servent à différents usages. Les unes sont propres à toutes sortes de coutures. D'autres « font » les boutonnières. D'autres sont employées pour le montage des cols ou pour le piquage des revers.

Ces machines coûtent fort cher. Mais elles permettent d'exécuter de multiples travaux à grande vitesse. Les temps — les fameux temps — de fabrication s'en trouvent réduits. Du même coup la production augmente, les délais de livraison diminuent. C'est ainsi qu'on parvient à comprimer un prix de revient. Et toute la suite complexe d'opérations que nous venons de passer en revue tend à obtenir un prix de revient aussi bas que possible. Avec la machine on fait cinq boutonnières en 3'30", compte tenu de l'arrêt nécessaire. Ce n'est qu'un détail, mais il a son éloquence.

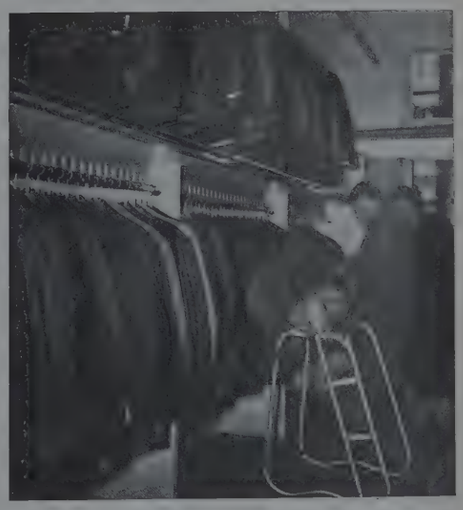
Le travail « à la chaîne » associe, avons-nous dit, la machine et la main. En effet, les opérations délicates — celles-là qui justement assurent le « cachet » d'un vêtement que la clientèle exige à juste titre — sont faites à la main par des spécialistes qui n'appartiennent pas à la main-d'œuvre habituellement employée dans la confection.

Ainsi est né ce qu'on appelle maintenant le « vêtement préfectionné ». Formule qui a permis d'obtenir des résultats qui font honneur à l'industrie française. Dans ce domaine, celle-ci prend, de l'aveu même de ses concurrents étrangers, une situation privilégiée. Et c'est à ce titre qu'il nous a paru intéressant de le signaler.

ROGER DARDENNE.

CHACUN A SA TACHE BIEN DÉFINIE. LE TRAVAIL A LA MACHINE EST ASSOCIÉ AU TRAVAIL A LA MAIN.

L'ATELIER DE RETOUCHES DU MAGASIN DE VENTE CORRIGE PROMPTEMENT UN DÉTAIL DÉFECTUEUX.



CET ALIGNEMENT IMPRESSIONNANT EST L'ABOUTISSEMENT DU TRAVAIL MINUTIEUSEMENT RÉGLÉ.

PRISE DE MESURES. SALON D'ESSAYAGE. GRACE AU NOMBRE DES MODÈLES, IL N'Y A QUE PEU DE RECTIFICATIONS.

# L'OPINION DE DENIS MARION

## SUR

# «LES MIRACLES N'ONT LIEU QU'UNE FOIS»

Sauf erreur, voici le quatrième film dû à la collaboration Jacques Sigurd-Yves Allégret comme scénariste-metteur en scène. Après *Dédée d'Anvers, une Si Jolie Petite Plage* et *Manèges,* qui sont loin d'être négligeables, c'est, me semble-t-il, le meilleur.

Avant de justifier cet éloge, énumérons les réserves, car il ne s'agit de rien moins qu'une œuvre parfaite. Applaudissons à la simplicité du sujet : un grand amour détruit par la guerre et les dix ans de séparation forcée qu'elle entraîne pour un couple. Déjà une remarque s'impose : la durée de l'épreuve est doublée par le pur caprice des auteurs. La libération, puis la capitulation de l'Allemagne ont été suivies par une migration d'individus, moins spectaculaire que celle des masses, mais néanmoins considérable, qui partaient désespérément, en dépit de tous les obstacles matériels, à la recherche d'un être sans lequel ils ne croyaient pas pouvoir vivre. On voit mal ce qui empêche Claudia ou Jérôme d'en faire autant en 1945, au lieu d'attendre 1950.

Ensuite, à force de vouloir raconter une grande histoire d'amour, les auteurs ont supprimé tout ce qui n'était pas les protagonistes. En dehors d'eux, pas un seul personnage ne retient l'attention : il n'y a plus de comparses, à peine de figurants. Je sais bien que pour les amants le monde est désert en dehors d'eux-mêmes, mais c'est parce que le partenaire leur est un sujet constant de découvertes et d'émerveillements. Or, ici, un tiers du film nous montre Jérôme seul et devient de ce fait d'une pauvreté gênante. Et, dans les deux autres tiers, il faut reconnaître que les deux personnalités de Jérôme et de Claudia ne s'expriment pas par elles-mêmes d'une façon si originale qu'elles suffisent à attirer toute notre capacité d'attention et nous permettre de nous passer de l'enrichissement que leur procurerait le contact avec le monde extérieur. Ce parti pris va d'ailleurs jusqu'à l'invraisemblance. Passe que deux étudiants vivent aussi isolés que dans une île déserte. Passe que Jérôme soit boursier et orphelin. Mais on ne comprend plus que Claudia ne rentre pas dans sa famille passer ses vacances et que les seuls propos qui valent la peine d'être rapportés pendant dix ans sont ceux qu'il tient à la caissière d'un bar. Des personnages qui ne vivent qu'à l'hôtel ou au café prennent forcément figure d'abstractions.

Quand j'aurai dit qu'Alida Valli, à la suite des années passées à Hollywood, parle français avec un accent anglais surprenant pour une Italienne, j'en aurais fini avec le passif. L'actif l'emporte de beaucoup. D'abord, il a fallu du courage aux auteurs pour aborder de front, sans sentimentalisme et sans effets mélodramatiques, ce grand sujet : l'amour-passion (comme aurait dit Stendhal) sans arrière-pensées et sans réticences est inséparable de la jeunesse. Rapprochement que je signale sans du tout croire à une influence ou à une imitation : dans un roman qui n'a pas été traduit en français, *All men are ennemies,* Richard Aldington a traité le même thème, à cette différence près que c'est la guerre de 1914 et non celle de 1939 qui sépare les amants.

Jean Marais et Alida Valli, outre les qualités auxquelles ils nous ont habitués, ont rendu à merveille ce vieillissement. En dépit de l'identité physique, ce ne sont pas les mêmes êtres psychologiques en face desquels nous nous trouvons au début et à la fin. C'est le plus grand éloge que l'on puisse faire à ces deux excellents acteurs.

Par leur jeu excellent, Jean Marais et Alida Valli font que « les Miracles n'ont lieu qu'une fois » est un film digne d'éloges.

Renée Faure, sociétaire de la Comédie-Française, dine aux cotés de M. Maurice Bedel, ancien président de la Société des Gens de lettres

## MOLIÈRE A REÇU CHEZ LUI LES PARISIENS DE PARIS

Mme Petsche était venue seule a la Soirée de Molière. Notre Gran Argentier était a la Chambre. De g. a dr. : MM. F. Ribadeau-Dumas André de Fouquières, Mme Maurice Bedel, duchesse de la Roche-Guyon

A GAUCHE, M. D'ORMESSON, AMBASSADEUR DE FRANCE, ET Mme BÉATRICE BRETTY. A DROITE, MONY DALMÈS S'AMUSE AUX PROPOS DE Me BIZOS.

# Soirs de Paris

PAR MARCEL IDZKOWSKI

LE grand Bim est surprenant d'endurance. Ne nous demandons pas s'il tiendra jusqu'à la fin de la Saison, car c'est nous qui nous essoufflons à vouloir suivre ses manifestations pour le moins biquotidiennes !

Cher et vénéré Bim (... illénaire), vous êtes partout à la fois, vous égayez les rues de Paris, vous donnez du goût aux étalagistes, vous organisez des fêtes de nuit et des cocktails, vous illuminez le Louvre, et il était normal que vous fussiez honoré par les Parisiens de Paris, qui organisèrent pour vous « la Soirée de Molière », un autre Parisien de Paris !

André de Fouquières (président) et François Ribadeau-Dumas (vice-président délégué de cette Association) nous accueillirent donc l'autre soir dans la Maison de Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, et nous assistâmes à la 2.439e représentation de *Tartuffe*, toujours remarquablement interprété par Fernand Ledoux.

Dès que l'Imposteur eut fini de nous distraire et de nous charmer, nous fûmes reçus par M. P.-A. Touchard, administrateur général de la Comédie-Française, et par les sociétaires de la Maison de Molière, et ce fut dans le Foyer de la Comédie-Française un souper aux chandelles.

Que de monde ! Les tables sont si voisines que les garçons ont bien du mal à circuler. L'infatigable François Ribadeau-Dumas refusera sa place au souper : il va de l'un à l'autre, il sourit, il serre des mains, il surveille...

A l'heure des discours, André de Fouquières d'abord, puis Maurice Bedel — dans un à-propos de fin lettré — puis M. P.-A. Touchard dirent très exactement ce qu'il convenait d'affirmer devant les Parisiens de Paris réunis chez Molière.

QUELQUES INTERPRÈTES DE « FAUT-IL BRULER JEANNE ? »

De gauche à droite :

CLAUDE NOLLIER (JEANNE), ROLAND ALEXANDRE (CHARLES VII), LOUISE CONTE (ISABEAU) ET JEAN MARCHAT (CAUCHON).

# L'OPINION D'YVES GANDON SUR « FAUT-IL BRULER JEANNE ? »

POUR la troisième fois depuis 1948, à l'occasion des fêtes de Jeanne d'Arc, la municipalité de Rouen a voulu faire représenter sur le parvis de sa cathédrale une pièce consacrée à l'héroïne. C'est un « mystère en trois journées », d'Alexandre Arnoux, qui a, cette fois, été choisi, et il convient de remercier les initiateurs de cette manifestation, qui n'ont rien épargné pour donner au spectacle tout l'éclat souhaitable. Entre la tour Saint-Romain et la tour de Beurre une vaste scène a été dressée, et comme pour les mystères médiévaux tous les décors apparaissent ensemble. A droite, une haute tour couleur d'azur montre à son sommet un trône surmonté d'un symbole géométrique figurant le Tout-Puissant. Sur ce belvédère siégeront, suivant les nécessités de l'action, un ange messager, avec saint Georges, saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, dont les voix se firent entendre à la Pucelle au bois Chenu. Au pied de cette tour, c'est la maison de Domremy, ombragée de deux arbres. Plus à gauche, voici les ogives d'une demeure princière et un trône qui sera tantôt celui du roi Charles VII, tantôt celui de l'évêque Cauchon. Plus loin encore, une autre tour nous montrera Jeanne derrière les barreaux de sa prison, gardée par quelques godons. La représentation se donnant après la tombée de la nuit, tout un système de projecteurs permet d'éclairer successivement les décors dans lesquels se déroulent les différentes journées du mystère.

*Faut-il brûler Jeanne ?* s'est demandé Alexandre Arnoux. Et son titre résume bien le sujet de sa pièce. Supposez, en effet, que le brave La Hire ait réussi, dans un audacieux coup de main, à délivrer la prisonnière de Rouen. L'histoire en aurait-elle été changée, et dans quelle mesure ? Mais, surtout, que serait devenue Jeanne ? Sa gloire serait-elle restée aussi pure, sans l'auréole du martyre ? L'idée était belle, et Alexandre Arnoux l'a exploitée à fond. Il imagine, pour commencer, que les saints et les saintes protecteurs de la Pucelle intercèdent auprès de Dieu pour obtenir sa délivrance. Dieu accepte que l'expérience soit tentée. Cauchon entre en scène, apprend que La Hire a forcé les portes de la ville, et aussitôt change de camp. Il n'ira pas demander protection aux Anglais ; il parle déjà de « S. M. Charles VII » et se cache en attendant de rentrer en grâce. C'est ensuite La Hire qui, à la tête de ses troupes, va tirer de sa prison Jeanne, stupéfaite de ce retour de fortune.

Dès lors les événements s'engrènent avec une logique implacable. Dans Paris reconquis Charles VII retrouve sa mère, la tortueuse Isabeau, et les doutes sur sa légitimité le reprennent. Il tient conseil, et Jeanne est accablée par les petits calculs de la politique. Elle sent qu'elle gêne les ambitions et les vanités. Son malaise s'accroît après une conversation avec Isabeau, et, comme pour achever son désarroi, ses voix ont cessé de se faire entendre, car c'est la condition que Dieu a mise à son « expérience ». En vain elle demande au roi d'être mise à la tête d'une nouvelle croisade : Charles VII veut désormais être ménager du sang de ses sujets. Désespérée, elle se précipite à Domremy, où elle revoit Hauviette et son bon recteur. Mais les voix se taisent toujours. Et la suprême épreuve lui est infligée : Cauchon, absous par le roi, lui propose une collaboration amicale. Alors elle regrette sa prison.

Les jeux sont faits. Les saints et les saintes reconnaissent leur erreur. L'expérience n'a été qu'un rêve. Jeanne sera brûlée.

La pièce est noble, émouvante, et Alexandre Arnoux l'a écrite avec autant de soin que de piété. Elle a été montée sans faste inutile, mais tous les éléments ont été réunis pour sa réussite. Mme Claude Nollier apporte au personnage de la Pucelle son beau visage, sa voix chaude et autant de foi qu'il est possible à une époque où cette vertu théologale ne court pas les rues. Jean Marchat est un Cauchon de grande allure ; Roland Alexandre, un Charles VII admissible ; et Gémond Vital dans La Hire, Louise Conte en Isabeau de Bavière m'ont paru les plus dignes de leurs rôles.

## « UNE FOLIE »

M. Sacha Guitry a fait sa rentrée au théâtre des Variétés avec *une Folie*, et il nous a donné près d'une demi-heure de véritable enchantement. Je veux parler de son premier acte, qui compte parmi les meilleurs de toute son œuvre. A lui seul il mérite le déplacement, et il fournirait un étourdissant lever de rideau. Après, mon Dieu ! eh bien, on dirait que Sacha Guitry, fatigué d'avoir tiré ce feu d'artifice, n'a plus songé qu'à étirer en trois actes un sujet qui n'en comportait qu'un. On rit sans doute encore, de temps en temps, quelques mots d'esprit font balle, mais d'autres sont curieusement plats ou d'une facilité consternante. J'ose à peine parler du dénouement, d'ailleurs obscur. J.-L. Cousinay fait-il cadeau à sa femme de ce ravissant petit hôtel, de cette « folie », qu'il a achetée dans un coup de tête au galant psychiatre ? Le mari se résigne-t-il à quitter sa femme pour la laisser à ce surprenant vieux beau, qui s'appelle le docteur Flache ? Part-il avec la peu reluisante tapissière, Mlle Putifat ? Peut-on admettre, quelques scènes plus tôt, que le psychiatre ait oublié la vente de son hôtel, parce qu'il vient de faire un voyage en avion qui lui aurait troublé la tête ? Cette cascade d'interrogations montre assez que l'auteur n'a pas soutenu son effort. Mais, quoi ! il nous a fait rire de bon cœur. Il a joué son rôle de gracieux vieillard avec une aisance admirable, et si Mme Lana Marconi n'a pas le comique spontané d'une Suzanne Flon, elle a néanmoins accompli de sérieux progrès. Jacques Morel est de plus en plus drôle, Jeanne Fusier-Gir et Sophie Mallet abattent sans débrider leurs numéros. Tout cela compte. Mais, ah ! ce premier acte !

# LES SPORTS

PAR MARCEL DANINOS

Nos golfeurs et leurs dirigeants sont dans la joie, et nous la partageons bien sincèrement. A beaucoup près, jamais leur épreuve suprême n'avait connu un succès comparable à celui que vient de connaître Chantilly, et lorsque j'en aurai félicité mon vieil ami Jacques Léglise, qui préside depuis quelques semaines aux destinées de notre Fédération, ainsi qu'André Thibaud, président du club, je me ferai un devoir de rappeler que si nous pouvons offrir aujourd'hui aux champions de l'étranger un parcours aussi majestueux que celui des bords de l'Oise, c'est grâce aux soins amoureux et incessants de l' « oncle » Henri Balézeaux, qui est mort récemment, à la veille de cette apothéose.

Ne nous illusionnons pas, ce sont sans doute aussi les succès continus de notre champion actuel, Henri de Lamaze, qui ont incité les vedettes américaines à s'intéresser à nos épreuves ; n'en a-t-il pas été de même jadis dans le tennis ? Avant les victoires retentissantes de Suzanne Lenglen et de nos Mousquetaires, nos tableaux étaient loin de porter des inscriptions aussi prestigieuses que celles dont ils se parent aujourd'hui. Il en est de même à présent sur nos links ; nous avons le grand honneur de voir réunis maintenant sur notre sol, outre les meilleurs joueurs anglais, belges, suisses qui nous furent toujours fidèles, plusieurs représentants des Etats-Unis, vainqueurs une fois de plus de la Coupe Walker, qui, dans sa formule restreinte, a dans le golf la même importance que la Coupe Davis au tennis.

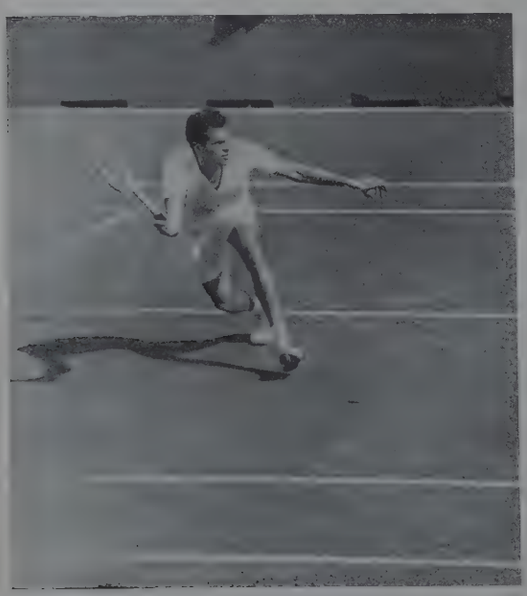
Et lorsque nous aurons fait valoir la présence, également, parmi les engagés, de S. E. Sardar Malik, ambassadeur de l'Inde, de l'Argentin C. Bracht, de l'Allemand H. Tissies, du Hollandais Dudok Van Hall, et enfin de Ray « Sugar » Robinson, qui a été obligé en dernière heure de scratcher, nous aurons dit la difficulté et la diversité des obstacles qu'aura dû surmonter notre champion.

Pour nous consoler de nos déboires au tennis, nos champions d'escrime ont fait triompher par trois fois nos couleurs dans les championnats du monde disputés à Stockholm, présidés du premier au dernier jour par S. M. le roi de Suède, qui tient les sports en la même faveur que son illustre prédécesseur ; ils ont enlevé le championnat de fleuret par équipes — les messieurs, d'abord, les dames ensuite, puis le titre à l'épée.

Si nos représentants ont révélé la même faiblesse au stade Roland-Garros qu'à Wimbledon en leur première et dernière exhibition de Coupe Davis, nos championnats internationaux auront cependant obtenu un succès éclatant ; les spectateurs auront pu assister à des batailles qui constituaient un véritable régal et qui eurent la beauté d'une finale : le Suédois Davidson en face de l'Américain L. S. Clark ; le Philippin Ampon en face du champion d'Australie F. Sedgman et Savitt devant Drobny se surpassèrent avant de succomber ; quant au match Budge Patty et L. Bergelin, il est digne de rester dans les annales ; j'ai pu assister à quelques assauts plus poignants ; jamais je n'en ai vu de plus plaisant par la qualité, par le style, par l'élégance des mouvements. Quels artistes ! Ils ont fait revivre en nos mémoires la manière des frères Doherty, leurs ancêtres, qui furent les créateurs du tennis moderne et que les frappeurs américains s'acharnent à nous faire oublier.

## FOOTBALL

C'est finalement Nice qui remporte le championnat de France devant Lille, Le Havre et Reims, après avoir vaincu, a Colombes, le Stade-Red Star, dernier au classement, par 4 buts a 0. Ci-dessus, le goal du Stade, Delbrun, en action.



## TENNIS

Le jeune Dick Savitt (ci-dessus), espoir du tennis américain, doué de moyens physiques exceptionnels, livra une lutte épique, en quart de finale, au Néo-Egyptien Drobny (ci-contre), qui dut lui céder malgré son énergie les deux premiers sets.

# PETITES CHRONIQUES

## MATISSE REÇOIT DES CONFRÈRES

Le maître Henri Matisse, que la maladie retient dans sa résidence de Cimiez, près de Nice, a reçu la visite d'un groupe d'artistes italiens venus faire une exposition à Nice. La délégation était conduite par le peintre Felice Casorati, que l'on voit ici serrant la main du grand peintre français dont toute la pensée est tournée en ce moment vers la chapelle de Vence dont il assume la décoration.

## LE CONGRÈS DE LA PRESSE NORD-AFRICAINE

Nos confrères du syndicat de la presse nord-africaine à Paris, que préside M. Paul Lambert, un des vétérans des journalistes parlementaires, et dont le secrétaire général est M. Louis Robin, ont tenu cette année leur congrès dans le cadre vénérable de l'abbaye de Royaumont. Ils y ont entendu de très intéressants exposés de MM. Anselme Laurence, Louis Robin, de notre collaborateur Alfred Silbert, du commandant Lehuraux. Des discussions courtoises et utiles ont suivi, notamment après le très remarquable rapport dans lequel M. Eugène Guernier a fait le tour des questions africaines. Les travaux étaient présidés par M. le gouverneur général Le Beau. M. le résident général Perillier, retenu à Tunis par les devoirs de sa charge, avait exprimé aux congressistes ses regrets de ne pouvoir se joindre à eux.

## LÉGION D'HONNEUR

Cent trente membres de divers réseaux de résistance ont été décorés récemment au cours d'une prise d'armes aux Invalides. Parmi les nouveaux légionnaires figurait la chanteuse Germaine Sablon, que notre photographie montre recevant des mains du général de Larminat la croix de chevalier de la Légion d'honneur et la Croix de guerre. Germaine Sablon, qui eut une conduite héroïque dans la résistance, avait franchi clandestinement la frontière d'Espagne après l'armistice pour rejoindre les F. F. I.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### LA POLITIQUE DE LOUIS-PHILIPPE :

François Charles-Roux, *Thiers et Méhémet-Ali* (Plon, 334 pages). Nous avons tendance à nous représenter les personnages historiques sous le jour où ils ont passé à la postérité. Ainsi ne voit-on aujourd'hui dans la politique de Thiers qu'un modèle de pondération et de réalisme. Dans ce livre, M. Charles-Roux corrige cette image en évoquant la période où le ministre de Louis-Philippe frôla le destin d'un Emile Olivier en se mettant toute l'Europe à dos pour défendre Méhémet-Ali et en risquant une guerre pour le règlement de la question égyptienne.

Nul n'était mieux qualifié, par son expérience diplomatique et sa carrière d'historien, que M. Charles-Roux pour évoquer cet « accès de fièvre » de 1840. Grâce à des documents inédits empruntés aux archives des Affaires étrangères et à des fonds privés, il nous restitue les divers épisodes de cette négociation orageuse où Thiers montra parfois plus de patriotisme que de mesure. En provoquant sa démission, Louis-Philippe lui épargna les risques de charger sa mémoire d'une responsabilité écrasante.

Mais sa loyauté à l'égard de l'Egypte et sa sympathie pour Méhémet-Ali ont valu à la France l'amitié durable du peuple égyptien. Il y avait dans la politique de l'homme d'Etat une réminiscence de l'historien sur la tentative de Bonaparte pour régénérer la terre des pharaons par l'impulsion du génie français. Ses illusions et les faiblesses de son système, analysées par l'auteur avec autant de pénétration que d'objectivité, ne doivent pas faire oublier sa conception des droits et des devoirs de la France dans la Méditerranée et de la prépondérance qu'il revendiquait pour son pays dans ces terres du Proche-Orient auxquelles nous attachaient tant de liens.

### LA PRÉHISTOIRE :

Docteur Gromier, *Mammouths et Hommes des cavernes* (Amiot-Dumont, 152 pages, photographies et croquis). C'est la reconstitution de la « vie d'un mammouth » sur les données actuelles de la science paléontologique.

L'action se passe au temps du pléistocène, au moment où rétrocède l'immense éventail de glace qui s'était avancé jusqu'au cœur de l'Europe dans la région comprise entre les contreforts du Jura, d'une part, les monts du Beaujolais et du Charolais, d'autre part, qui procuraient aux populations primitives de l'époque froide les refuges de leurs grottes et de leurs abris sous roches.

Le drame qui se déroule dans les brumes de ces paysages millénaires met le mammouth aux prises avec un être bizarre, marchant à une allure lourde et balancée : l'homme de Neanderthal. Celui-ci donne l'impression d'un gorille qui aurait acquis la faculté de marcher debout. Il ne mesure guère plus de 1 m. 45 : sur sa face proéminente, dont le menton est absent, émergent des ouvertures nasales hautes et larges et d'immenses orbites surmontées d'arcades sourcilières en forme de bourrelets. Ces hominiens disputent les antres à leurs légitimes propriétaires, les ours des cavernes.

On voit ici l'influence exercée sur l'évolution de l'homme par les périodes glaciaires qui furent pour lui non des causes de léthargie et de sommeil, mais de formidables aiguillons dans la lutte pour l'existence. Leur sens de l'adaptation leur a suggéré la confection d'outils de pierre et la maîtrise du feu. Ils ont prouvé ainsi, comme le disait Bergson, que « l'intelligence part des doigts et remonte au cerveau »...

ALBERT MOUSSET.

## COURRIER MUSICAL

A l'appel de l'ardent animateur qu'est Serge Koussewitzky, le Comité français du « Fonds international de la musique » a donné, sous les auspices de l'UNESCO, son premier concert de gala au bénéfice des compositeurs sans fortune. Des ovations interminables ont salué la première audition en Europe de la *V^e^ Symphonie,* de Honegger, exécutée par l'Orchestre national que dirigeait Charles Münch. La symphonie, lourde d'angoisse, de couleur sombre, presque terrifiée, nous éloigne de la *Liturgique,* aux développements tourmentés mais à la conclusion béatifique. Y trouvons-nous quelque promesse d'apaisement ? L'œuvre est trop chargée de musique, trop riche en prolongements infinis pour se livrer de prime abord à l'analyse ; elle exige impérieusement d'être réentendue, à cause de ses beautés secrètes ou trop somptueuses. La *III^e^ Symphonie,* de Roussel, apportait le point final à ce concert placé sous le signe du grandiose et de l'actuel aussi, puisque l'on venait d'apposer une plaque sur la maison qu'habita Roussel à Paris. Le même jour la Bibliothèque nationale nous priait d'assister à la présentation de documents précieux venus de Bayreuth. C'est au tour, maintenant, de l'exposition Vincent d'Indy, où nous convie la Bibliothèque nationale encore. Et que deviennent les récitals en cette floraison musicale de printemps ? Ils veulent vivre aussi, mais l'épreuve est parfois redoutable, Mikulas Grosz vient de le prouver. Nous sommes devenus difficiles, étant sans doute trop gâtés. Le violon de ce virtuose n'est pas sans qualités, mais pas sans défauts non plus, et Bach exige plus de rigueur. Il a mieux convaincu dans les pièces « de genre », type Wienawski. — L. MAURICE-AMOUR.

## LA FOIRE AUX POÈTES

Sous les arcades de la place des Vosges, à deux pas de la maison de Victor Hugo, les poètes, répondant en nombre à l'appel de Jean-Maurice Bugat, directeur des *Cahiers de la poésie,* ont proposé leurs vers aux promeneurs. Et pour allécher le client ils ont eu des trouvailles qui montrent que certains d'entre eux, s'ils devaient renoncer aux rimes, feraient sans trop de peine leur chemin dans la publicité. Mais puisque Paul Fort n'a pas hésité — comme on peut voir — à s'asseoir à cette foire et à y distribuer des dédicaces...

## ERRATUM

C'est par erreur que nous avons indiqué dans notre récent article sur l'industrie automobile italienne que la maison Bianchi « est actuellement en difficulté » alors qu'il s'agissait d'une autre firme. Nous nous excusons de cette erreur auprès des dirigeants de la très solide et saine maison Bianchi, dont les fabrications de camions, de motocyclettes et de bicyclettes ont acquis une renommée mondiale, et qui est parvenue, sans aucune aide, à reconstruire ses usines qui avaient été complètement détruites pendant la guerre.

## LE BŒUF GRAS EST REVENU

Depuis un quart de siècle Paris n'avait plus vu de cortège du bœuf gras. La tradition a été renouée par la municipalité du XIX^e^ arrondissement à l'occasion du deuxième millénaire de la capitale. Un bœuf magnifique, juché sur un char, est parti des abattoirs de La Villette et a été promené à travers tout l'arrondissement au son des fanfares. Ainsi fut restaurée une coutume qui remonterait au delà du moyen âge.


**BIBLIOPHILIE**

**Amateurs,** enrichissez votre bibliothèque de belles éditions de luxe à petit tirage illustrées par **P.-E. BECAT, TOUCHET, CHIMOT,** etc. Beaux textes princeps galants XVIII^e^.
**CATALOGUES FRANCO.**
Planche spécimen c. 10 timbres par artiste.
Editions d'ART ERYX,
120, boulevard de la Chapelle, PARIS-18^e^



16 JUIN
NUMÉRO
SPÉCIAL

*France*
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LE SALON DE L'AÉRONAUTIQUE

CE NUMÉRO
SERA SERVI
A TOUS NOS ABONNÉS

# Oberland Bernois

SUISSE

400 HOTELS AVEC 20.000 LITS DANS UN NOMBRE DE STATIONS DE RÉPUTATION MONDIALE. 20 CHEMINS DE FER DE MONTAGNE. FUNICULAIRES. TÉLÉFÉRIQUES. LA PLUS HAUTE GARE D'EUROPE, 3.500 M. S. M. (ABONNEMENTS GÉNÉRAUX).

■

LES RIVES DES LACS DE THOUNE ET DE BRIENZ POSSÈDENT 16 PLAGES ARTIFICIELLES A PART DES PLAGES NATURELLES. PISCINES CHAUFFÉES A L'ÉLECTRICITÉ DANS LES GRANDES STATIONS DE MONTAGNE. « YACHTING SCHOOL » SUR LE LAC DE THOUNE.

■

TENNIS, ÉQUITATION, EXCURSIONS, ÉCOLE DE VARAPPE ET D'ALPINISME.

■

ROUTES DE MONTAGNE (COLS) ASPHALTÉES JUSQU'A 2.500 MÈTRES D'ALTITUDE. INCOMPARABLES POSSIBILITÉS DE TOURISME AUTOMOBILE.

■

INFORMATIONS : OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME, 37, BOULEVARD DES CAPUCINES, PARIS-2e.
OFFICE DU TOURISME DE L'OBERLAND BERNOIS, INTERLAKEN.

# Sani-Flor

**Blocs désodorisants Paradi-Pur**

12 Parfums inégalables

Porte-blocs matière plastique blanche

Porte-blocs légers transparents

Chez tous les droguistes

**DÉTACHEUR**

*Roll*

Ininflammable

Fait disparaître toute tache grasse sans auréole

Flacons à tampon interchangeable

***Des marques de qualité***

**J. LEFEVBRE**

AGENT GÉNÉRAL POUR LA RÉGION PARISIENNE DES

**PRODUITS D'ENTRETIEN A. ROLLET**

9 BIS, RUE DU COMMANDANT-PILOT - NEUILLY-SUR-SEINE - MAI. 50-20


## PANORAMA RADIOPHONIQUE

### Télévision

Le public de la télévision se plaint de la qualité des premières expériences de cet art, appelé au cours des prochaines années à un grand retentissement. C'est qu'il ne comprend pas la valeur de l'effort intensif exigé des interprètes.

La chaleur des studios est insupportable et certains artistes doivent de ce fait renoncer à se produire sous le feu ardent des sunlights dirigés vers eux. De plus ils sont éblouis par la lumière trop crue.

En Amérique, dit-on, la « lumière froide » est largement utilisée. Souhaitons qu'elle franchisse rapidement l'Atlantique !

Le journal télévisé compte parmi les meilleures réalisations actuelles. Les amis des sports peuvent suivre sur l'écran une course de 400 mètres haies et admirer au ralenti quelques beaux sauts à la perche.

Les voyageurs ont la satisfaction de regarder de beaux paysages.

La question de l'accompagnement musical est encore à l'étude, elle aussi. En effet il convient soit d'adapter des morceaux déjà connus à la projection de ces fêtes de plein air, soit de prier les compositeurs contemporains d'écrire des partitions nouvelles.

En vérité l'inconvénient majeur des émissions musicales réside dans le fait que le mouvement des images et celui de la partition ne sont pas encore synchronisés.

W.-L. LANDOWSKI.

## UNE PUBLICITÉ QUI SERT LE PRESTIGE DE LA FRANCE

Une grande firme française de bonneterie, ayant pris l'audacieuse initiative publicitaire d'offrir au public des baptêmes de l'air gratuits en hélicoptère, vient de célébrer à Paris son 20.000e passager, donnant ainsi à la France le record du monde des passagers en hélicoptère.

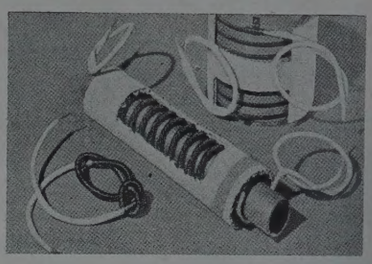
Il convient de saluer cette publicité qui sert à la fois le prestige de la France et la cause de la propagande aéronautique tout en remportant auprès du public un gros succès à l'avantage de la firme qui l'emploie.

On reconnaît sur notre photographie la jeune actrice Brigitte Auber saisie par l'objectif tandis qu'elle survolait la place Balard.

## TENUES DE PLAGE

Au cours d'un cocktail très réussi qui a été donné récemment au pavillon Dauphine, ces quelques modèles de maillots de bain « Filés Lastex » ont été particulièrement remarqués.

## PETITES INVENTIONS

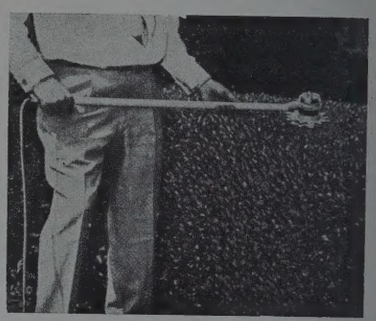


### Chauffage de poche

Ces résistances électriques montées sur ressort peuvent envelopper tout objet, fiole, tuyau, boîte de conserves, et le chauffer en quelques minutes sans danger.

### Outil de jardinage

Cette tondeuse d'un nouveau genre, mue par un moteur électrique miniature, pèse un peu plus d'un kilo. Très maniable, elle permet de tailler, sans fatigue, les bordures des pelouses aussi bien que le sommet des haies. Son encombrement réduit et sa légèreté rendent son emploi facile.



Au cours de l'élégante réception donnée à l'hôtel Ritz le 25 mai, M. André Lavault, président directeur général de la parfumerie Coty, remet à l'une de ses nombreuses invitées un flacon de parfum Meteor, la grande création 1951 de Coty.


**LES SPECTACLES**

TH. des VARIÉTÉS

**SACHA GUITRY**

joue

**UNE FOLIE**

**ATELIER**

Rideau à 20 h. 45

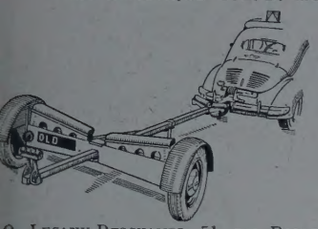
**COLOMBE**

JEAN ANOUILH

**Location 14 jours d'avance**

# ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

### LA REMORQUE O. L. D. MODÈLE « TRIQUEBALLE »



assure l'équilibre du bateau par le coulissement des berceaux porteurs sur le timon central. Elle possède un double berceau AR réglable en hauteur et suivant la forme du fond du bateau.

Roues indépendantes, suspension par ressorts verticaux.

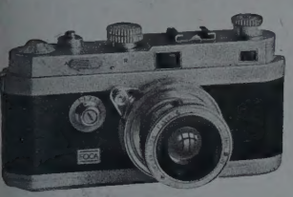
Attelage à rotule. Flèche de 4 m. 70.

Installation électrique réglementaire. Charge utile : 200 kilos.

O. LECANU-DESCHAMPS, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 54-11.

### PHOTO-PLAIT

uis évite les mécomptes : venez choisir tre appareil photo et cinéma :



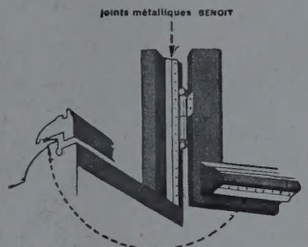
*ea, Lumière, Kinax, Kodak, Royer, m, Drepy, Telka, Pontiac, Cinès, ithé-Baby, Paillard, Emel,* etc., chez IOTO-PLAIT, 39, rue La Fayette, ris (9e), où un choix très important t à votre disposition.

Vous trouverez la même variété dans s succursales de Paris : 142, rue de ennes (6e) (gare Montparnasse) ; , avenue Franklin-D.-Roosevelt (8e) ; 2, rue de Rivoli (1er) ; 104, rue de chelieu (2e) (Bourse) ; 15, galerie des archands (gare Saint-Lazare) ; 6, place la Porte-Champerret (17e).

Demandez le catalogue *Photonéma 1951*, 216 pages, contre envoi 100 francs, remboursables sur premier achat de 1.500 francs. Facilités paiement.

### PRÉPAREZ-VOUS UN HIVER CONFORTABLE ET MOINS CHER

en faisant installer *dès maintenant* des joints métalliques Benoit sur vos fenêtres et portes.




Les joints Benoit suppriment les courants d'air, les déperditions de chaleur et les infiltrations de vent, bruit, pluie, poussières. Ils vous assurent une économie de 35 % de chauffage.

*En prenant vos précautions pendant la belle saison, vous bénéficierez de nos conditions spéciales d'été, jusqu'au 31 août.*

Agences et pose dans toute la France. Documentat. gratuite n° 46 sur demande.

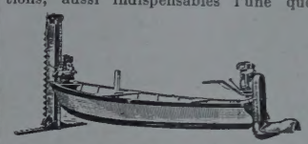
Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAITbout 66-24 et 25. A Alger : M. Heiles, les Brises, Pointe-Pescade.

### SURDITÉ VAINCUE

en trente jours, sans appareils coûteux, avec le « Micro-Tympan » américain du docteur Reichmann, INVISIBLE, SANS PILE NI FIL. Rééducation et retour progressif de l'audition sans port permanent d'appareil. Disparition de bourdonnements. Efficacité prouvée. Notice discrète gratuite sans engagement : MICRO-XA, 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

### BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que



*Bateau en métal, équipé en bateau-faucardeur et portant le propulseur amovible.*

l'autre, créées par la maison Cl. BONNET et FILS, pour l'entretien des étangs, canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage construite par la même maison.

Établissements Cl. BONNET et FILS, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

### SOYEZ CHIK AVEC VOTRE VOITURE

N'utilisez pour l'entretenir et la lustrer que le produit CHIK, spécialement créé par SAOUTCHIK, maître carrossier à Paris depuis 1906.

CHIK vous offre des avantages exclusifs : utilisé à l'état pur, il donne rapidement un brillant durable, sans attaquer la peinture. Mélangé à l'eau de lavage, CHIK lustrera automatiquement votre voiture.

Demandez-le à votre garagiste ou accessoiriste.

SAOUTCHIK, Neuilly (Seine).

### POUR LA 2 CV CITROËN

VOICI la malle arrière, dernière création SPEED, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues. Sur le plan technique les ÉTABLISSEMENTS SPEED étudient un équipement moteur permettant une augmentation de rendement.

Pour tous renseignements : ÉTABLISSEMENTS BRISSONNET, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

### L'APPAREIL A DESSINER « REFLEX »

... vous permet de tout *copier - agrandir - réduire* exactement et rapidement. Notice n° 10 fco. J. FUCHS, constructeur, Thann (Haut-Rhin).

### INVENTEURS !

POUR lancer vos nouveautés utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI. 45-11.

### LE SUCCÈS DU PRINCIPE O. L. D.

L'IMMENSE succès remporté à la Foire de Paris par la Galerie de toit O. L. D. est dû au principe d'attache mis au point et breveté par les Éts. O. LECANU-DESCHAMPS.

L'attache d'acier prenant sous le rebord du toit assure une adhérence absolue de la galerie sur la voiture. Il s'est en effet confirmé que seul ce système de serrage vertical opérant une traction répartie sur les points de contact de la galerie sur le toit ne laisse aucune possibilité de jeu dans le montage et permet ainsi le transport aisé de tous bagages sans risque de déplacement.

L'équipement de qualité O. L. D. comprend 150 modèles de galeries de toits et porte-bagages en Acier, Alu-Bois, Tout-Alu et Inox.

Modèles spéciaux pour « toit ouvrant » et « décapotable ».

— Pare-chocs, Marchepieds, Enjoliveurs.

— Remorques tourisme et pour bateaux.

O. LECANU-DESCHAMPS, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 54-11.


Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

**FRANCE-ILLUSTRATION** MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an... | 4.400 | 5.600 | 6.000 | 7.200 |
| 6 mois... | 2.200 | 2.800 | 3.000 | 3.600 |

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an... | 5.400 | 6.950 | 7.250 | 8.800 |
| 6 mois... | 2.700 | 3.475 | 3.625 | 4.400 |

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.


## COURRIER DE LA PHILATÉLIE

### Nouvelles de Grande-Bretagne

A l'occasion du Festival de Grande-Bretagne, une série de deux timbres a été émise le 3 mai par les postes anglaises. Les deux valeurs, 2 1/2 d. rouge et 4 d. bleu, ont chacune un type particulier, avec l'effigie du roi George VI ; légende : *Festival of Britain 1851-1951.*

A la même date, plusieurs timbres d'usage courant à l'effigie royale ont changé de couleurs, à la suite de modifications de tarifs. Les hautes valeurs de cet ensemble ont en outre été remplacées par de nouveaux types : comportant tous le médaillon royal à droite, ils représentent respectivement le navire de Nelson (2/6 sh. vert), les falaises de Douvres (5 sh. rouge), saint Georges terrassant le dragon (10 sh. bleu) et les armes de la dynastie (1 livre brun).

J. BELLAY.


**OFFICIERS MINISTÉRIELS**

Ét. de Me MALLET, notaire au KREMLIN BELLE PROPRIÉTÉ à VILLEJUIF 7 & 9, av. Vaillant-Couturier av. Gd Appart. r.-de-ch. de 8 p., s. d. b., cuis. Garage 2 voit., atelier et Gd terrain LIBRES, cont. 856 m. Adjes 22 juin, 15 h. M. à P. 2.000.000 de fr. S'adr. aud. Me MALLET, not. au Kremlin.

Trains directs : PARIS-VALS

**LOTERIE NATIONALE**

TRANCHE SPÉCIALE
DU GRAND PRIX DE PARIS
24 JUIN

226 LOTS
ÉGAUX OU SUPÉRIEURS
A UN MILLION DE FRS

*GROS LOT :*
*60 MILLIONS DE FRS*

Prix du billet : 15.000 f.
½ billet : 7.500 f.

L 91

**HÔTELS et VILLÉGIATURES**

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20.
Tous les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

SUISSE

RHEINFELDEN, près Bâle (Suisse)
BAINS SALINS SCHÜTZEN
Cœur, rhumatismes,
retour d'âge prématuré.



Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

*Comme les beaux jours...*
*toujours bien accueilli!*

# BYRRH